

Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire

Publication trimestrielle de l'Association des Amis de Jean Mabire éditée par le groupe EDH™
15 route de Breuilles, 17330 Bernay Saint Martin - <http://www.jean-mabire.com> - EDH 2010 ©



n° 42



Georges Fleury
Ils étaient 177



Jean Mabire
Les aigles hurlants de Carentan



Eric Lefèvre
Les lions de Carentan



2110 7597
ISSN 2110-7599
France : 5 €



Les Paras perdus

*Est le titre d'un roman de Jean MABIRE,
sans doute l'un des meilleurs !*



*En couverture ;
Aigle hurlant à l'embarquement le 5 juin 1944
et au verso, Lion de Carentan.*

Adhérez !

A remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

- Adhésion simple (ou couple) 15 €
- Adhésion de soutien 20 € et plus
Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Tel. _____

Fax. _____

Courriel : _____

@_____

Profession : _____

Les Amis de Jean Mabire
15 rte de Breuilles.
17330 Bernay Saint Martin

A la veille du 70^e anniversaire du débarquement allié en Normandie, le 6 juin 1944, nous avons choisi d'aborder cet événement historique puisque Jean MABIRE avait très largement traité le sujet en particulier à travers quatre ouvrages consacrés à l'action des parachutistes dans la nuit du 5 au 6 juin et les quatre jours qui suivent. De ces quatre récits, c'est le roman **Les Paras perdus** qui est au centre du bulletin que vous tenez entre vos mains. Le premier roman de Jean MABIRE autour de l'histoire des Paras de la 82^e division aéroportée *All Americans* qui sautèrent, cette fameuse nuit du 5 au 6 juin 1944, sur la région de Carentan au sud du Cotentin. Tous ceux qui l'ont lu conviennent qu'il aurait pu devenir le scénario d'un film...

J'ajoute, qu'il est d'ailleurs profondément regrettable que certains musées dont la Normandie est largement pourvue, se privent d'une telle documentation et ne proposent plus les livres de Jean MABIRE, ni ceux d'autres écrivains combattants dont les ouvrages font référence. Mais notre époque prend beaucoup de libertés avec l'histoire.

Ce bulletin aurait tout aussi bien pu s'intituler : « Les écrivains guerriers ». Ce fut en effet celui d'une galerie de portraits, réalisé par Philippe RANDA, sur certains écrivains spécialisés dans l'histoire ou le roman historique et ayant même participé à un ou plusieurs conflits. On en retrouve trois au fil de ces pages. Outre Jean MABIRE, ses deux amis : Georges FLEURY qui nous rapporte les moments intenses que vécu Gwenn-Aël BOLLORÉ lors du débarquement des commandos KIEFFER. C'est également cette amitié qui importe, celle d'hommes de milieux et d'horizons différents ayant en commun l'épreuve du feu.

Ce roman de Maît'Jean, son épouse Katherine nous en fait revivre toute l'histoire après un pèlerinage qu'elle a effectué sur les lieux où il se déroule. C'est encore une fois, une nouvelle facette de Maît'Jean qui nous est découverte, celle du romancier après l'histoire.

S'il est assez simple de trouver des relations sur les actions des parachutistes Alliés, il l'est un peu moins pour celles de leurs ennemis de ces premiers jours de combat, les parachutistes allemands. Éric LEFEVRE a pu réunir des témoignages et ainsi nous apporter un autre point de vue de ces combats.

Sur l'histoire des parachutistes américains, Jean MABIRE a écrit aussi *La nuit des Paras* sur ceux de la 101^e division aéroportée des Aigles Hurlants, qui, dans la même nuit du 5 au 6 juin 1944 sautèrent sur le Cotentin. Puis, sur les Paras britanniques, il raconta dans *Bérets rouges en Normandie* l'aventure de la 6^e Airborne ce 6 juin 1944 qui sauta, elle, au Nord-Est de Caen afin de verrouiller le flanc gauche de la tête de pont alliée. Mais Jean MABIRE ne s'est pas borné à cette période du débarquement, il continuera le récit des Paras britanniques avec son livre sur *La 6^e Airborne des Ardennes à la Baltique*. Récit d'une grande opération aéroportée très méconnue, menée au-delà du Rhin en mars 1944 qui se terminera en course à la mer Baltique.

C'est donc, à travers l'œuvre de Jean MABIRE et pour que celle-ci ne tombe surtout pas dans l'oubli, que nous apportons notre modeste contribution à la célébration de cet historique anniversaire.

Benoît DECELLE



Ils étaient 177!

A lors qu'il faisait si beau les jours précédents, une dépression venant de l'Atlantique-Nord s'abat sur l'Angleterre au matin du dimanche 4 juin 1944. Le ciel est gris, la Manche forcit et il fait frais lorsque, venant d'Algérie, l'avion personnel de Winston Churchill, premier ministre de Georges VI depuis 1940, se pose près de Londres avec à son bord le général de Gaulle. Cette fois, c'est en tant que Président du Gouvernement provisoire de la République française constitué la veille à Alger que le créateur de la France Libre revient en Angleterre. Durant le repas servi dans un wagon-restaurant arrêté en rase campagne, assis parmi un aréopage d'amiraux, de généraux et de ministres, Winston Churchill utilise le mot *Overlord* pour parler du débarquement allié en France. Après avoir approuvé son exposé, de Gaulle reconnaît que l'Angleterre, bien que si souvent bombardée depuis 1940 n'a jamais cédé. Après avoir ajouté qu'elle a sauvé l'Europe, il avance que, de son côté, la France est fière d'être en ligne aux côtés des Alliés.

Mais sitôt que les deux hommes évoquent le sort de la France une fois que les Allemands en auront été chassés, la conversation tourne à l'aigre.

— *Faisons un arrangement au sujet de notre coopération en France*, propose Churchill en tétant son cigare. Vous irez ensuite en Amérique le soumettre au président Roosevelt. Il est possible qu'il l'accepte. Alors, nous pourrons l'appliquer. De toute façon, vous causerez avec lui. C'est ainsi qu'il s'adoucira et reconnaîtra votre administration sous une forme ou sur une autre.

De Gaulle durcit encore le ton.

— Pourquoi, s'irrite-t-il, semblez-vous croire que j'ais à poser devant Roosevelt ma candidature pour le pouvoir en France ? Le gouvernement français existe ! Je n'ai rien à demander dans ce domaine aux Etats-Unis d'Amérique, non plus qu'à la Grande-Bretagne. Ceci dit, il est important pour tous les alliés qu'on organise les rapports de l'administration française et du commandement militaire. Il y a neuf mois que nous l'avons proposé.

Ne lâchant pas prise, le général révèle à Churchill ce que lui inspire l'attitude, selon lui



ambiguë, du président des USA.

— *Comme demain les armées vont débarquer, je comprends votre hâte de voir se régler la question. Nous-mêmes y sommes prêts. Mais où est, pour ce règlement, le représentant américain ? Sans lui, pourtant, vous le savez bien, nous ne pouvons rien conclure en la matière.*

Churchill ne l'interrompt pas, de Gaulle lui fait part de son amertume de ne pas avoir été convié aux discussions qui ont eu lieu entre les gouvernements de Londres et de Washington. Puis il regrette que, malgré ses mises en garde répétées, les Alliés se soient déjà munis d'une monnaie « soi-disant française » que le gouvernement de la République ne reconnaît pas.

Puis il plombe un peu plus l'ambiance en vaticinant :

— *Je m'attends à ce que, demain, le général Eisenhower, sur instruction du président des Etats-Unis et d'accord avec vous-même, proclame qu'il prend la France sous son autorité ! Comment voulez-vous que nous traitions sur ces bases ?*

Churchill s'emporte.

— *Nous allons libérer l'Europe, mais c'est parce que les Américains sont là pour le faire ! Sachez que chaque fois qu'il me faudra choisir entre vous et Roosevelt, je choisirai toujours Roosevelt !*

Après cette déclaration pompeuse, Churchill se calme et accompagne de Gaulle à Southwick où Dwight David Eisenhower a installé au nord de Portsmouth son Grand quartier général des forces expéditionnaires alliées - le *Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force* - d'où il vient d'adresser à toutes ses unités un solennel message d'encouragement :

« *Soldats, marins et aviateurs de la Force expéditionnaire alliée ! Vous êtes, a-t-il dicté, sur le point de vous embarquer pour la grande croisade vers laquelle ont tendu tous nos efforts pendant ces derniers mois. Les yeux du monde sont sur vous. Les espoirs et les prières des peuples épris de liberté vous accompagnent. Avec nos valeureux alliés et frères d'armes des autres fronts, vous détruirez la machine de*



guerre allemande, vous éliminerez le joug de la tyrannie nazie sur les peuples opprimés d'Europe et apporterez la sécurité pour nous tous dans un monde libre. Votre tâche ne sera pas facile. Votre ennemi est bien entraîné, bien équipé et dur au combat. Il se battra sauvagement. Mais nous sommes en 1944 ! Beaucoup de choses ont changé depuis les triomphes nazis des années 1940-41. Les Nations Unies ont infligé de grandes défaites aux Allemands, sur les champs de bataille, dans des combats d'homme à homme. Notre offensive aérienne a sérieusement affaibli leur force aérienne et leur capacité dans la bataille au sol. Notre effort de guerre nous a donné une supériorité écrasante au niveau des armes et des munitions de guerre et a laissé à notre disposition d'importantes réserves de soldats entraînés. Le vent a tourné ! Les hommes libres marchent ensemble vers la victoire ! J'ai une totale confiance en votre courage, votre sens du devoir et vos capacités de soldats. Nous n'accepterons rien d'autre que la Victoire totale ! Bonne chance ! Implorons la bénédiction de Dieu tout-puissant sur cette grande et noble entreprise. »

Tout en détaillant du regard la haute et large carte de la Normandie qui recouvre un pan de mur de la bibliothèque de l'immense maison à deux étages et colonnades construite en 1800, de Gaulle écoute les explications de son hôte et celles de l'Anglais Bernard Montgomery qui a été nommé maréchal après avoir en novembre 1942 empêché Rommel de s'emparer de l'Egypte en le repoussant vers l'ouest d'El-Ala-

mein en même temps que ses alliés italiens. Puis, satisfait, il les félicite pour la qualité du travail de préparation qu'ils ont accompli.

— Nous avons tout calculé, reconnaît Eisenhower, mais si nous voulons profiter d'un coefficient de marée favorable, il faudrait que le débarquement ait lieu demain ou après-demain... Qu'en pensez-vous ?

De Gaulle lui répond que cette décision ne relève que de lui-même et que, quelle qu'elle soit, il l'approvera.

— Mais, ajoute-t-il, si j'étais à votre place, je ne différerais pas ! Les risques de l'atmosphère me semblent moindres que les inconvénients d'un délai de plusieurs semaines qui prolongerait la tension morale des exécutants et compromettrait le secret.

C'est afin de protéger une fois de plus ce sacro-saint secret que les deux ouvriers qui ont installé la carte que de Gaulle a découverte annotée et piquetée de fanions matérialisant tous les aérodromes, positions d'infanterie, divisions blindées et toutes les batteries allemandes, se sont vus signifier qu'ils ne pourraient plus sortir de la maison tant que le débarquement ne serait pas réalisé !

La protection du secret concernant la région où les divisions alliées débarqueront s'est imposée après que Roosevelt, Churchill et Staline s'étaient, une nouvelle fois sans de Gaulle, rencontrés à Téhéran le 28 novembre 1943. Si Churchill avait alors prôné une attaque massive sur les Balkans dans le prolongement de la bataille d'Italie, Staline, lui, avait exigé l'ouverture



d'un second front au nord de la France. Le Russe ayant eu gain de cause, les trois Grands se sont séparés après avoir décidé que le débarquement se déroulerait en Normandie, à l'est du Cotentin.

Depuis bientôt sept mois, une magistrale opération d'intoxication baptisée *Fortitude* a été minutieusement mise en œuvre afin de persuader les états-majors généraux de la *Wehrmacht*, de la *Luftwaffe* et de la *Kriegsmarine* que les Alliés débarqueraient dans le Pas-de-Calais. Tout a été fait en Angleterre pour berner les Allemands jusqu'à la mise en route de l'opération navale *Neptune* qui, avec 1 213 bateaux fera traverser la Manche aux premières vagues d'assaut composées de 155 000 hommes, de chars et d'artillerie légère.

Au fil des semaines, des faux messages codés ont envahi les ondes. Ne sachant plus où donner de l'oreille, les spécialistes allemands du décodage ont parfois annoncé à leurs chefs la soudaine apparition de nouvelles divisions alliées et que celles qui existaient vraiment recevaient des renforts. De faux chars, des canons et des camions gonflables en caoutchouc ont été abondamment disposés au nord-est de l'Angleterre. Quelques vrais-faux documents tamponnés *Top Secret* se sont également à dessein.

Alors que les intoxications de *Fortitude* se répandaient inexorablement, les arsenaux britanniques bruissaient jour et nuit d'une incessante activité. Leurs ouvriers construisaient des caissons en béton armé *Phoenix* pesant de 1500 à 6000 tonnes et mesurant jusqu'à 70 m de long, 8 de large et 17 de haut. Une fois remorqués vers la France et ajustés les uns aux autres, ces mastodontes formeront l'ossature des ports artificiels *Mulberries* qui, en attendant la conquête et la remise en état des bassins de Cherbourg, pourront accueillir au fil des semaines des bateaux chargés qui y déchargeront le matériel nécessaire à équiper 2 000 000 de combattants.

Pendant ce temps, de l'autre côté du *Channel*, suivant les plans de Fritz Todt, le ministre d'Hitler chargé de l'armement et des munitions mort le 8 janvier 1942 dans son avion qui explosé inexplicablement en plein ciel allemand, des milliers de travailleurs bâtiisaient aux bords de mer des bunkers destinés à abriter une colossale artillerie. D'autres disposaient sur les plages des alignements de tétraèdres en béton et des épis d'acier sur lesquels s'éventreront les barges de débarquement et des tonnes de barbelés dans lesquels s'englueront les fantassins alliés.

L'organisation Todt utilise en grande partie une main-d'œuvre gratuite formée de prisonniers de guerre, surtout des tirailleurs africains, de réfractaires au STO et de quelque 10 000 Juifs. Quant à eux, surpayés grâce à des primes de risques qui allaient jusqu'à tripler leur salaire habituel, des ouvriers spécialisés de près de 2 000 petites et moyennes entreprises

sous-traitantes de firmes plus importantes, trouvaient leur compte à ces travaux dangereux et si rémunérateurs.

Comme le sait maintenant le général de Gaulle, les unités désignées pour la reconquête de la Normandie, débarqueront sur une ligne de 138 km de plages partant de La Madeleine située sur la commune de Sainte-Marie-du-Mont et finissant à Ouistreham où la Dives et le canal de Caen se jettent côte à côte dans la Manche. Ces zones d'atterrissement ont été baptisées d'ouest en est: *Utah*, *Omaha*, *Gold*, *Juno* et, *Sword*.

En attendant le signal de mettre cap à l'ouest, des centaines de navires de transport chargés de LCA (*Landing craft assault*) et de LCVP (*Landing craft véhicule and personnel*) trop petits pour traverser la Manche, tracent des cercles à quelques milles à l'est de l'île de Wight dans un secteur baptisé *Piccadilly Circus*. Entassés depuis quelques jours dans les moidres recoins de ces bateaux, quelques 150 000 hommes, Américains, Anglais et Canadiens pour la plupart et quelques centaines de Hollandais, Tchèques et Grecs, sont déjà à bout de nerfs et de fatigue.

Quant aux 177 bérrets verts français du 1^{er} Bataillon de fusiliers marins commandos créé par le capitaine de corvette Philippe Kieffer, bien que gardés dans le camp de Titchfield par des hommes en armes qui ont reçu la consigne de tirer sur quiconque tenterait d'en sortir, ils sont tout de même mieux lotis les fantassins souffrant pour la plupart du mal de mer. Intégrés au 4^e Commando du major William Dawson au sein de la 1^e Special Service Brigade du général Lord Simon Lovat, le 25^e chef du clan écossais des Frazer, ils sont d'autant plus pressés de passer à l'action qu'en examinant les cartes muettes de la zone où ils débarqueront, huit Havrais ont comme les six autres normands du commando tout de suite reconnu leurs objectifs.

Puis lorsque le vice-amiral Thierry d'Argenlieu, commandant en chef de la marine française et religieux dans l'ordre des Carmes déchaux qu'il a provisoirement quitté pour rejoindre de Gaulle, leur a déclaré qu'il était jaloux d'eux, puisqu'ils seront les premiers Français à fouler le sol de France. Gouailleur, un commando breton, sans se soucier de la discipline n'a pu se retenir de lui faire remarquer que s'il tenait à les accompagner, il lui trouverait une petite place à bord d'une barge !

Avant de le faire accompagner à Londres où il va retrouver son bureau du 4, Garden's Carlton et sa suite de l'hôtel Connaught, Eisenhower remet à de Gaulle une déclaration destinée aux populations de l'Europe occidentale. Le créateur de la France Libre en lit ce qui concerne la France et, après avoir froncé les sourcils, il décrète sèchement que ce texte ne lui convient pas.

— Ce n'est qu'un projet, plaide Eisenhower.



Le sergent Henri Nassau de Warigny, volontaire américain, porte le fanion du Bataillon le 14 juillet 1943.



Georges Messanot, originaire de Saint-Pierre et Miquelon
Gween-Aël Bollinger, breton d'à peine 18 ans



Le Québécois Georges Briand.
Le lieutenant Jean Pinelli, de Nouvelle Calédonie.

Mais je suis prêt à le modifier suivant vos observations.

Après le départ de de Gaulle, Eisenhower réunit une fois de plus son grand état-major. Abreuvé de questions par le maréchal Montgomery, les Air Marshal Arthur Tedder et Trafford Leigh-Mallory ainsi que par l'amiral Bertram Ramsay, le *group captain* John Stagg, qui dirige le service météo ne cache pas que la situation n'est pas idéale pour engager l'opération *Neptune*. Et demain, selon ses dernières collations d'observations, le temps sera encore pire. D'après lui il faut s'attendre qu'au matin du 5 juin les nuages soient très bas et à ce qu'un vent de force 6 souffle sur la mer. N'écoutant pas Montgomery qui voudrait tout de même lancer l'opération, Eisenhower réfléchit en faisant les cent pas devant la carte murale. Puis, se retournant soudain: il décrète que l'opération *Neptune* commencera dans la nuit du 5 au 6!

Dans la frénésie qui s'est emparée de son quartier-général depuis sa décision, Eisenhower reçoit dans la matinée du 5 les retouches demandées la veille par de Gaulle au message qu'il prononcera demain à la BBC. Il lui fait répondre qu'il est trop tard. Que ce papier est déjà imprimé et qu'il va être lâché par liaises par des avions survolant les pays concernés. Le chef de la France libre est blessé de voir qu'alors que les tracts destinés à la Belgique, la Hollande, le Luxembourg et la Norvège ne portent que sur l'aspect militaire de leur libération, ceux que les Français liront ont un ton plus politique. Ils demandent en effet que tous les fonctionnaires, à moins d'instructions contraires, continuent à travailler, et que le temps venu, les Français puissent choisir eux-mêmes leurs représentants et leur gouvernement.

Après cette première déconvenue, Charles Peake, diplomate du *Foreign Office*, vient expliquer à de Gaulle le protocole qui réglera l'ordre dans lequel parleront à la BBC les autorités des pays européens exilés à Londres. Le premier à prendre la parole sera le roi de Norvège Haakon VII. La reine Wilhelmine des Pays-Bas le suivra. Viendra ensuite le tour de la Grande duchesse du Luxembourg, puis celui d'Hubert Pierlot, le chef du gouvernement belge. Découvrant qu'Eisenhower a décidé de prendre l'antenne juste avant lui, de Gaulle avertit Charles Peake qu'il refuse de parler derrière le généralissime américain. Il souhaite, précise-t-il, le faire à une autre heure, peut-être dans la soirée.

Pendant que de Gaulle s'est pratiquement enfermé dans l'hôtel Connaught, Eisenhower ayant maintenu sa décision de lancer l'opération *Neptune*, si l'Histoire ne retiendra surtout que les quelques vers de *Chanson d'Automne* de Verlaine: *Les sanglots longs etc...* qui ont alerté les Forces françaises de la résistance intérieure qui attendaient depuis si longtemps ce signal, des centaines d'autres messages très courts attisent également les ardeurs guerrières





des maquisards. Qu'ils soient FTP communisants ou membres de maquis dépendant de l'AS proche du gaullisme, ceux qui en connaissent le sens caché, passent immédiatement à l'action. Tandis que les Allemands sont un peu partout harcelés, surtout en Normandie, tous les bâtiments de guerre alliés dont dispose l'amiral Ramsay dépassent *Piccadilly Circus* et filent droit devant la lourde armada des transports en traçant leur sillage dans une forte houle.

Quant aux bérrets verts de Kieffer, ils ont apprécié que le major Lovat, en finissant le discours destiné à sa brigade réunie à Titchfield, ait abandonné l'anglais pour leur lancer: « A mes camarades français, je ne dirai qu'un mot: Courage! Demain matin on les aura, les Boches! » Après ces sobres encouragements, un convoi de camions *Chevrolet* des camions les ont conduits à 16 heures à l'embouchure de l'Hamble. Là, tandis que le plus gros de la 1^{re} Special Service Brigade embarquait avec Lord Lovat sur la vieille malle-poste *The Maid of Orléans* qui desservait avant la guerre la ligne Boulogne-Folkestone, ils se sont installés à bord de deux LCL. Les 177 volontaires de Kieffer se sont casés sur deux LCIs (*Landing Craft small*) qui sont les plus petites barges capables de traverser la Manche. Kieffer a remis à un marin comme chacun de ses hommes la moitié d'un ticket de passage à deux volets, un pour l'aller, l'autre pour le retour! Puis il s'est installé sur le LCIs 523 avec la *troop* (équivalent anglais d'une compagnie légère) commandée par l'officier des équipages de 2^e classe Francis Vourch et la moitié de la section de mitrailleuses Vickers menée par le lieutenant Pierre Amaury. La seconde barge affectée aux bérrets verts français, la 527, accueille la *troop* 8 dont Kieffer a confié le commandement à l'officier des équipages de 2^e classe Alexandre Lofi avec le reste de la section de mitrailleuses commandé par le sous-lieutenant Hubert.

Une fois que leurs hommes ont trouvé un endroit pour s'asseoir ou s'allonger, les chefs de section et de groupes reçoivent pour la première fois des cartes du littoral normand portant des noms de villages. Les objectifs de lord Lovat s'échelonnent sur un secteur allant des Roches de Lion-sur-Mer à l'écluse de Ouistreham et découpé en trois zones d'assaut baptisées *Queen Green*, *Queen White* et *Queen Red*. Le commando Kieffer débarquera à la brèche de Colleville dans la zone *Queen Green*.

Le sachant, l'un se préparant à soigner les corps et l'autre à rassurer les âmes, le médecin Robert Lion et le père René de Naurois sont à bord de la barge de Kieffer. A 19 heures, les barges quittent l'embouchure de l'Hamble. Sitôt sortie de la passe de Cowes, elles roulent bord sur bord. Et les choses ne s'arrangent pas plus elles se rapprochent de *Piccadilly Circus* dont l'inlassable ballet des gros transports se défait petit à petit, les plus lents s'éloignant les premiers vers le large de Wight. Lorsque le cercle

est entièrement défait, les commandos découvrent à l'horizon de l'est une ligne continue, une sorte de barre d'acier puissante et rassurante.

Du plus jeune commando français, René Rossey qui est né à Tunis le 31 août 1926 et qui, malgré la sinistre prédiction qu'il a comme la plupart de ses compagnons entendue au camp de Titchfield annonçant qu'il ne reviendrait vivant qu'un commando sur deux et qui ne doute pas de fêter ses 18 ans dans un peu moins de quatre mois, au plus âgé qui est tout naturellement Kieffer avec ses 45 ans, chacun de ces 177 bérrets verts de la France libre est déjà riche d'aventures. Mais aucun ne se prend pour un héros, même pas ceux qui ont eu la chance de participer à un coup de main sur la côte française. Tandis qu'autour d'eux tout n'est plus que bruit et fureur depuis que des croiseurs dont deux Français, le *Montcalm* et le *Georges Leygues* tirent sans cesse au-dessus de leurs barges des salves de gros calibres.

Certains de ces hommes tranquilles, auraient pu profiter de la fortune familiale pour aller comme tant d'autres attendre aux Etats-Unis la fin de la guerre. Mais, ils ont tenu à justifier leur existence en s'exposant au sacrifice total pour une cause qu'ils estimaient juste. Leur pacha, Philippe Kieffer, après avoir été rappelé en 1939 au grade de sous-lieutenant s'est fait muter dans la Marine. Banquier de son état, il aurait pu aller vivre à Port-au-Prince où il est né en 1899. Il s'est retrouvé quartier-maître au secrétariat de l'amiral Abrial commandant la flotte du Nord à Dunkerque. Après l'armistice, il avait encore le temps de s'espigner vers quelque archipel paradisiaque. Mais c'est à Londres qu'il a choisi d'aller se mettre au service de de Gaulle qui en a fait un officier et l'a laissé créer le 1^{er} Bataillon de fusiliers marins.

Malgré son âge, afin de prouver qu'il irait au bout de la mission qu'il s'était fixée, il a suivi le même entraînement que ses cadets dans les landes écossaises. Il a réussi tous les tests, déjoué tous les pièges dont les redoutables instructeurs du stage commando d'Achnacarry, faussement sadiques et volontiers aboyeurs étaient si friands. Surtout envers les *Frenchies*.

Dans cette nuit du 5 au 6 juin 1944 si bruyante, en attendant le moment fatidique de débarquer sous le feu de l'ennemi, Kieffer est à la fois chez lui et ailleurs que sur sa barge. Après avoir poliment discuté avec Lolly Jack, le jeune officier de réserve qui la commande, il s'est enroulé dans une couverture pour chercher un peu de sommeil. Il ne ressemble plus du tout au quartier-maître secrétaire de Dunkerque quelque peu bedonnant. Il est devenu un athlète au corps endurci. Il est prêt à affronter tous les périls avec ses hommes que, sans affection, il considère comme ses égaux. Mêmes les plus fortes têtes. Et Dieu sait qu'il y en a dans son commando qui ne refuse jamais de faire le coup de poing sur les docks crasseux de Portsmouth.



Parmi ces têtes de granit, il y a le matelot infirmier Gwenn-Aël Bolloré, seulement plus vieux d'un an que René Rossey. Avec son regard perçant et toujours rieur, ce petit homme d'à peine 1,65 sous la toise a des nerfs d'acier. Héritier des fabricants de papier bible et du célèbre papier à cigarette *Job*, il n'a pas accepté de cohabiter avec le général allemand qui s'était imposé dans le manoir familial d'Ergué-Gabéric près de Quimper. Il ne rêvait que de rejoindre son frère René qui a rallié l'Angleterre il n'y avait qu'un mois. Fils à Papa pas comme les autres, artistes jusqu'au bout des ongles et bon camarade jusqu'au fond du cœur, Gwenn-Aël Bolloré aimait par-dessus tout pécher à pied en allant narguer les occupants sur les rochers noirs et les plages de sable blanc de l'archipel des Glénans son paradis si proche de Concarneau. A vouloir trop se prouver que l'ennemi n'existe pas dans un cauchemar qui cesserait bientôt, il a plusieurs fois failli se retrouver en prison. Malgré la présence du général allemand, il ne prenait jamais de précautions quand il écoutait la BBC. Il servait volontiers d'agent de liaison entre les groupes de résistants du Finistère. Mais l'Angleterre aimait ses forces à un tel point qu'il a vendu sa jument Crevette pour faire retaper dans le petit chantier naval de son ami René Sibiril un petit cotre de 6,5 m, une véritable épave baptisé *S'ils te mordent*. Ne doutant de rien, au soir du 6 mars 1943, il a pris la mer sous une pluie battante avec son cousin Marc Thubé et sept autres candidats à l'évasion parmi lesquels se trouvaient, outre un jeune Saint-Cyrien, deux résistants et deux aviateurs, dont l'un deviendra le général Fourquet.

Aidé par un marin-pêcheur de Carantec, le jeune Bolloré a réussi à se faufiler dans la tempête sans alerter quelques allemands abrités dans un blockhaus de l'autre côté de l'anse de

Carantec. Bien que son moteur ait rendu l'âme, noyé par des vagues gelées, et que sa grand-voile ait craqué, au matin du 7 mars le *S'ils te mordent* a tout de même gagné le large. Après avoir été menacé par une rafale de semonce tirée d'un dragueur de mines britannique partant en mission avec quatre autres navires du même type, Bolloré et ses passagers mal en point se voyaient déjà patrouiller dans l'Atlantique pendant une quinzaine. Mais le pacha d'un destroyer remontant vers l'Angleterre leur a proposé de les prendre en charge et les a débarqués le soir même à Portsmouth. Alors qu'il aurait presque pleuré en abandonnant l'épave de son *S'ils te mordent* et espéré que son frère serait là pour l'attendre, Bolloré a été enfermé derrière des barreaux de *Patriotic School* où afin de s'assurer qu'il n'était pas un espion on lui a fait subir d'interminables interrogatoires. Libéré au bout de cinq jours, il a été conduit à *Pembroke Garden*. Après avoir retrouvé son frère René, sorti de *Patriotic school* deux jours avant lui, il a décidé de prendre un pseudonyme afin d'éviter que sa famille subisse des représailles. René, engagé dans l'intendance, lui conseille de choisir Bollinger, comme lui.

— Mais pourquoi Bollinger ? s'est-il étonné.

— Ben voyons, Gwenn, le champagne, ça ne te dit rien ?

Dès le premier soir, avant de passer aux choses sérieuses, René Bolloré, alias Bollinger lui aussi, a entraîné son jeune frère dans une mémorable tournée des grands ducs dans Londres vivant toujours sous la menace des bombardements de V1 allemands. Gwenn-Aël, après avoir refusé d'entrer à l'école des Cadets de Dartmouth où il aurait pu attendre sans souci la fin de la guerre, il s'est engagé dans la Marine française qui acceptait des recrues de moins de 18 ans.

Aujourd'hui, alors que les gros canons des croiseurs américains et ceux des français *Montcalm* et *George Leygues* tirent toujours à bon rythme au-dessus des barges de débarquement, Bolloré, après avoir réussi à force de volonté toutes les dures étapes qui lui ont permis d'obtenir le droit de porter le béret frappé de l'écu de bronze dessiné par Maurice Chauvet qui est son aîné de huit ans, est infirmier sous les ordres du Dr Lion avec Ouassimi Bouarfa.

Lorsque les barges du major Dawson se mettent en ligne d'assaut, une corvette française passe à toute vitesse entre elles et la côte en laissant derrière elle un écran de fumigènes. Pendant que les marins anglais mettent en place les rampes de débarquement, unis comme un seul homme, tous les commandos français et britanniques ne pensent qu'à leur mission qui consiste à traverser la plage, bousculer les défenses allemandes et ne nettoyer les points de défense allemandes afin de permettre aux autres unités de débarquer avec le moins de pertes possible. Ensuite, Lord Lovat fera franchir à sa brigade les ponts de la Dives





et du canal de Caen pour aller relever les paras qui ont été posés en planeurs *Horsa* avant l'aube.

De temps en temps, un aigre écho de cornemuse se mêle aux explosions, aux cris de douleur, et aux grondement des moteurs des premiers tanks souvent touchés ou enlisés dans le sable quand ils n'ont pas directement coulé malgré leur jupe en caoutchouc gonflable censée leur permettre de flotter.

Au moment de *beatcher* à 7 h 25, le major Dawson, a l'élégance de laisser les deux barges des commandos français toucher le sable les premières. Malgré les obus qui explosent devant eux, dont l'un fracasse la rampe de débarquement tribord de la barge 527, les bérets verts mettent en pratique ce qu'ils ont appris au prix de tant d'efforts. Ils courrent vers le haut de la dune. Alors que l'officier des équipages Jean Pinelli s'écroule, les jambes criblées d'éclats, un hurlement poussé par on ne sait qui perce le vacarme en ordonnant de passer par l'autre barge. Quelques commandos blessés, indifférents aux obus de mortiers qui explosent et aux rafales de mitrailleuses qui la bourent la pente sablonneuse montant vers la brèche, se mettent à ramper vers les objectifs. Derrière eux, onze hommes restent allongés. Leurs compagnons ont reçu l'ordre de ne pas s'occuper des blessés, de laisser ce soin aux infirmiers et à ceux de la seconde vague d'assaut qui les récupéreront. Kieffer s'écroule à son tour, fouetté à la cuisse gauche par un éclat. Il se relève, tente de rejoindre ses hommes qui le dépassent, mais retombe sur le flanc.

Loin maintenant derrière son chef, le petit caporal Henri Dorfsman, rescapé comme tant d'autres des camps espagnols, est encore dans l'eau où il a été projeté lors de la dislocation de la rampe de débarquement. Il renonce à retrouver son arme qui lui a échappé au moment de l'explosion. Lorsqu'il est enfin au sec, il a du mal à s'arracher au spectacle d'un anglais qui disparaît peu à peu dans l'eau rougie par son sang en tenant à bout de bras au-dessus de sa tête une petite caméra. Se mettant à courir dans les éclatements de mortiers qui pilonnent de plus en plus épais le bas de la plage, il passe près de son ami Laurent Casalonga. Allongé sur le sable, celui-ci grimace de douleur tout en l'encourageant à avancer plus vite. Comme Dorfsman répugne à l'abandonner, le gisant se redresse légèrement, tend son poing serré en direction de la côte enfumée et hurle *La Marseillaise*. Se retrouvant dans un autre monde, Dorfsman obéit enfin. Courant cette fois tout droit vers les dunes, il rejoint ses compagnons dissimulés au milieu d'un nuage provoqué par un fumigène.

Marc Thubé, le cousin de Gwenn-Aël Bolloré, est parvenu devant un rideau infranchissable de barbelés. Une dizaine de commandos ne pouvant plus ni avancer ni reculer sont al-

longés devant l'obstacle. Heureusement, Thubé est muni d'une longue cisaille. Très vite, il leur ouvre le passage et les suit à la course vers la colonie de vacances où, selon le scénario du débarquement qu'ils connaissent par cœur, ils doivent déposer leurs havresacs avant de s'infiltrer vers Ouistreham.

Bolloré, qui a vu tomber Ouassini Bouarfa après avoir seulement parcouru quelques mètres de plage, prend le temps de faire une piqûre de morphine à Kieffer. Puis il soigne sommairement le lieutenant Mazéas quant à lui touché à la poitrine. Le major Dawson est blessé lui aussi. Un éclat a failli le scalper et une balle lui a traversé le bras gauche. Grelottant, enroulé dans un plaid sous l'ouverture que Thubé à pratiquée dans le réseau barbelé, il donne de la voix pour encourager ses hommes à s'y engager.

Pendant ce temps, impossible dans la tourmente, l'officier des équipages Lofi suivi de son radio Jean Couturier que les petits blockhaus échelonnés vers Ouistreham ne sont plus opérationnels.

Très calme dans la tourmente qui s'épaissit au fur et à mesure que de nouvelles unités débarquent, le père de Naurois trouve dans une maison en ruine une dizaine de commandos irlandais qui, en apercevant sa croix pendant sur sa poitrine lui réclament la communion. Sans se presser malgré les balles qui sifflent alentour de la maison détruite, il leur donne à chacun une hostie et les absout de tous leurs péchés.

A 8 h 30, l'avant-garde de la *troop 1* approche du principal obstacle à enlever. Celui-ci se trouve tout au bout de la rue Pasteur perpendiculaire à la mer. S'il porte encore sur les cartes d'état-major le nom de Casino, cet établissement complètement détruit par les Allemands en octobre 1942 parce qu'il empêchait leurs artilleurs de prendre la côte en enfilade. Il ne subsiste plus de cet établissement que les marches qui menaient à son hall d'entrée et ses soubassements transformés en bunker. Sans doute pour permettre l'installation rapide d'une énorme pièce d'artillerie à l'emplacement de l'ancien hall d'entrée du casino, les Allemands ont installé une large rampe en pente douce. Ils ont également barré l'extrémité de la rue Pasteur par une chicane antichar en béton de deux mètres de hauteur.

Sitôt que la section de la *troop 1* commandée par le second-maître Guy de Villardi de Montlaur parvient à l'autre extrémité de la rue Pasteur le médecin capitaine Lion décide d'installer un poste de secours derrière cette chicane. Il vient tout juste d'y arriver que le chef de section décide d'aller reconnaître l'autre côté de la chicane ce qui reste du casino. Le matelot Paul Rollin, se faufile dans l'obstacle. Aussitôt qu'il en ressort, il s'écroule, touché à la tête par une balle sans doute tirée par un sniper. Le capitaine Lion, bondit à son secours pour sortir le gisant de l'angle de tir de l'ennemi invisible. Gwenn-Aël Bolloré, qui a du sang sur le visage



depuis qu'il a reçu un tout petit éclat de pierre, se précipite pour aider le médecin. Alors que celui-ci s'est emparé des jambes du blessé, le petit breton passe ses bras sous les aisselles de Rollin. Le voyant faire, le quartier-maître Jean Perronne lui crie de faire attention. Juste au moment où Bolloré tourne la tête vers lui, une balle claqué à quelques centimètres et se plante dans le béton de la chicane. Tout aussitôt une seconde balle touche le docteur Lion en plein cœur.

Après l'avoir ramené dans la rue Pasteur avec l'aide de Montlaur, Bolloré s'aperçoit que Paul Rollin respire encore. D'un geste machinal qu'il a déjà au moins vingt fois exécuté depuis le matin, il administre au blessé une forte dose de morphine. Puis palpant le corps mou du capitaine Lion il se rend compte qu'il n'a pas eu le temps de souffrir avant de mourir.

A l'autre bout de la rue Pasteur, Maurice Chauvet, que Montlaur a envoyé rendre compte de ce qui vient se passer et des difficultés qu'il reste encore à surmonter, rencontre le matelot Jean Lemoigne. Comme il s'étonne que celui-ci ne soit pas avec ses compagnons de la section de mitrailleuses, Lemoigne lui avoue qu'il les a perdus de vue. Il décide donc de le ramener vers Montlaur. Mais une balle frappe l'égaré à mort et il confie son corps à une section britannique.

Lorsqu'il rejoint la chicane tragique, Chauvet se rend compte que le feu le plus dangereux ne vient pas de l'ancien casino mais du belvédère perché sur pilotis à deux cents mètres à droite de la rue Pasteur d'où les snipers ont une vision parfaite sur tout ce qui bouge en venant de l'ouest. Il a fallu l'intervention de Kieffer, debout sur le char Centaure qu'il ramenait en renfort afin de faire taire définitivement les armes ennemis. Bien qu'à nouveau blessé, au bras cette fois, Kieffer ne veut pas entendre parler d'évacuation et continue à guider ses hommes vers leurs objectifs assignés.

Peu après ces accrochages, lord Lovat,

vêtu de son habituel pull-over à col roulé et suivi par Bill Milin, son bag pipe personnel qui fait partie du clan Frazer a rejoint les paras qui tenaient les ponts de la Dives et du canal de Caen.

A 18 heures, après de nombreuses discussions, le général de Gaulle parle enfin à la BBC.

« *La bataille suprême est engagée!* proclame-t-il avec l'emphase que les opérations de débarquement méritent. *Après tant de combats de fureurs, de douleurs, voici venu le choc décisif, le choc tant espéré. Bien entendu, c'est la bataille de France et c'est la bataille de la France !* ».

Sans avoir dit un seul mot sur les 177 bérrets verts français qui ont atteint tous leurs objectifs au prix de 10 tués. Mais après tout, lord Lovat, n'avait-il pas lui-même déclaré un jour: « *Un commando sait mourir en silence !* ».

Churchill et Staline se rencontreront pour la dernière fois à Moscou le 9 octobre 1944 afin de régler cette fois le sort des Balkans. Comme toujours intraitable et roublard, Staline campe sur ses positions. Lorsque les deux hommes se séparent, Churchill a simplement signifié par des encoches tracées à l'encre bleue son acceptation aux propositions du rusé Petit père du peuple. Roumanie : 90 % URSS, Grèce : 90 % GB, Yougoslavie : 50/50, Hongrie : 50/50, Bulgarie : 90 % URSS.

Ces dernières concessions du bouledogue anglais préfigureront la séparation de l'Europe en deux blocs. Elles annonceront la guerre froide dont les symboles les plus marquants resteront à jamais le mur de Berlin et le rideau de fer qui ne s'ouvrira qu'avec la chute du communisme et l'éclatement de l'URSS dans les années 90.

Georges Fleury



Troop 8, en mars 44.

Sur les pas et les traces des paras perdus de juin 1944

ou comment Jean Mabire devint romancier?

Les circonstances de la conception du roman *Les paras perdus*.

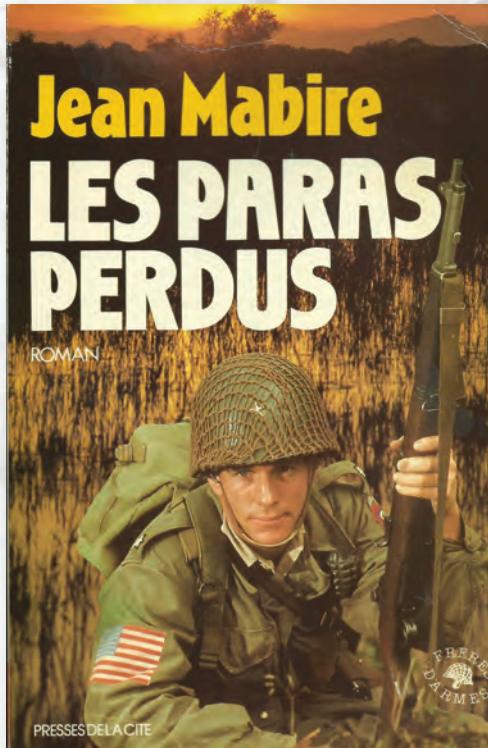
En 1985, Jean se trouvait, au niveau professionnel, à devoir faire des choix. En 1983, il avait décidé de quitter la région parisienne pour venir vivre à Saint-Malo, devant la mer. Il savait que ce choix pouvait être lourd de conséquences aussi bien pour lui que pour sa famille : les moyens de transport n'étaient absolument pas ceux qui existent aujourd'hui, routes, TGV, etc... et les moyens techniques de communication non plus, à l'exception des téléphones fixes. Il avait donc pris un risque et sans filet, car se couper de ses réseaux localisés dans la capitale n'était certes pas conseillé aux professions intellectuelles de création, de surcroit indépendantes.

Mais il était si désireux de sortir de ces thèmes de guerre qui lui collaient à la peau, compte tenu de succès éditoriaux, cependant relatifs pour lui par rapport aux éditeurs qui en réclamaient. Il était aussi désireux de vivre un ressourcement culturel en province, loin de ce qu'il considérait être des dérives de comportement de certains intellectuels parisiens amis.

Cependant Jean avait quitté la région parisienne avec optimisme, il avait des projets de collection, de revue, d'édition sur tous les thèmes de la mer, et s'avérait confiant sur son devenir professionnel. De plus Jean rêvait de poursuivre ses chères études en matière de littérature, en cela les « *Que Lire ?* » étaient dans sa tête.

Et Jean décida que seule une installation à Saint-Malo, jusqu'à la fin de sa vie, pouvait lui procurer tout cela. Il y aspirait.

Hélas la revue maritime mensuelle ne se poursuivit pas, quasiment à son arrivée à Saint-Malo, les financiers s'étant retirés, d'autres projets de livres également, alors que notre installation à Saint-Malo était définitive, les engagements pris pour ce faire étaient énormes. Il est rare qu'une personne privée et non publique veuille et puisse conserver toutes ses sources en matière de bibliothèque de travail, et d'archives, et Jean avait déjà rassemblé nos deux bibliothèques, l'une et l'autre conséquentes sur la littérature, ce sont donc les livres et succédanés qui devaient occuper une place royale dans la maison, désormais sans enfants. Tous les travaux de restructuration et d'aménagement avaient dû, devaient être envisagés, en conséquence.



Jean dut se rendre à l'évidence, il devait reprendre du service et accepter de renouer avec les thèmes de guerre. En revanche, désireux de changer de genre tout en gardant une orientation « guerre », il proposa un premier roman à sa directrice de collection **Jeannine Balland**. Elle accepta pour la collection *Frères d'armes* des Presses de la Cité.

Le livre *Les Hors la loi* devenus *Commando de Chasse* n'ayant jamais été déclaré roman et *L'aquarium aux nouvelles*, encore non remanié étant demeuré dans les tiroirs, c'était bien d'un premier roman dont il allait s'agir : ce serait donc, vu le titre de la collection, un roman de guerre. Mais Jean le voyait en roman complet, tous genres.

Le choix du thème du roman et les genres du roman.

Jean avait sa petite idée : si un romancier bénéficie de plus de liberté, pour un roman de guerre, la trame historique devait être par contre sans inexactitude (lieux, planification et tempo des actions vrais).

Pour la discipline, la règle des trois unités chère à Corneille devait être respectée : temps, lieu, action.



Mais Jean, était désireux d'écrire un roman de guerre, soit, mais aussi un roman de terroir, qui serait un roman normand, mais aussi un roman policier, un roman d'amour et surtout, un roman populaire.

Oui ce devait être un roman populaire d'abord et avant tout. Nous sommes quelques-uns à savoir que Jean appréciait fort le genre « roman populaire » fait de rythme et de fracas et d'intrigues, à épisodes, avec un zeste de « grand guignol », car à force de raconter des choses horribles, les choses horribles finissent par arriver et tout le monde sait que la réalité en pire - dépasse toujours la fiction donc en période de guerre ne lésinons pas sur la fiction, car les réalités vraies les dépassent.

Le monde des paras, il le connaissait bien, l'ayant pratiqué et en période de guerre. Les parachutistes avaient bien donné en Normandie, et la Normandie, Jean la connaissait bien et son terroir aussi.

Se rapprochant de ses ambitions littéraires, il se convainquit qu'afin que tous ces ingrédients soient réunis, l'époque la plus concrète sur un plan historique était celle du débarquement, le lieu : les marais de Carentan, l'intrigue : l'itinérance, l'errance des parachutistes américains arrivés par la voie des airs dans une nature naturellement hostile - dispersion des parachutistes imprévue à cause du mauvais temps, inondation des marais provoquée en juin, les jeunes américains devant non seulement combattre les forces militaires d'en face, les allemands occupants, mais également des forces obscures liés au milieu normand.

Le roman historique devait être irréprochable sur la bataille de Normandie. L'épisode choisi, le tout premier : l'opération Overlord.

La 82^e Airborne, surnommée *All Americans* (le « AA » que l'on retrouve sur leur insigne de division) lui parut exemplaire, composée d'hommes issus de tous les états d'Amérique, mais pour la plupart nés de familles issues de la vieille Europe ou naturalisés de fraiche date.

Mais également la 101^e.

Et quelles étaient leurs missions ?

- *MISSIONS DU JOUR J*: « La 82^e sera parachutée entre Sainte-Mère-Eglise et Pont l'Abbé et après avoir assuré l'assise de ses positions sur le Merderet et Sainte-Mère-Eglise, préparera l'offensive vers Saint Sauveur le Vicomte et la coupure de la partie nord du Cotentin.

La 101^e sera larguée au sud-est de Sainte-Mère-Eglise et fera sauter les ponts vers Carentan, prendra les passages sur la Douve à Pont l'Abbé et Beuzeville la Bastille dans un souci de protection de la tête de pont. »

Donc le lieu était planté. Petit rectangle entre Etienneville-Picauville et Chef du Pont d'une part, Beuzeville la Bastille et Lieville sur Douve d'autre part, comprenant des points importants : hauteurs de colline au-dessus des marais, ponts entre Pont Labbé, Picauville, Beuzeville

la Bastille, et les rivières la Douve et le Merderet inondant les marais par l'ouverture des écluses où tant de parachutistes se noient ou sont tués dès l'atterrissement, où les survivants de la 82^e et de la 101^e tentent de se regrouper et de survivre.

Si l'unité de lieu est importante, les dates le ne sont pas moins pour l'action continue en six temps, trois nuits et trois jours, car les parachutistes tournent en rond et s'épuisent au milieu des marécages.

Nuit du 5 au 6 juin 1944, journée du 6 juin 1944, nuit du 6 au 7 juin 1944, journée du 7 juin 1944, nuit du 7 au 8 juin 1944, 8 juin 1944.

Et c'est l'errance des survivants et les rencontres avec les autochtones, ou les occupants que Jean contera et qui donnera le titre du roman *Les paras perdus*, nous sommes dans un roman historique, mais également dans un roman policier, comme dans les *Dix petits nègres d'Agatha Christie*, il en restera peut-être tout de même un.

Le terme *perdu* sera donc pris en ses deux sens :

Le premier sens de perdu est bien celui d'égaré il faut donc retrouver son chemin, c'est ce que feront les paras, encore faut-il connaître le chemin et le point de ralliement, il n'y a plus de chef pour le dire.

Mais il y a aussi le deuxième sens, celui de condamné, celui qui n'a aucune chance de s'en sortir, de vivre ou de survivre, alors que ce sont déjà des survivants.

C'est probablement en ce deuxième sens que le livre prendra toute sa densité.

Nul doute que Jean, cinéphile, s'est remémoré le film *Sans retour* de Walter Hill (1981) pour l'action qui se passe dans les marécages de Louisiane. Car ce film de guerre emprunte à deux autres genres que Jean désirait pour son roman le fantastique et le policier ; et au niveau ethnique, le paysan normand doit bien valoir l'acadien par contre je ne sais si *Un château en enfer* de Sydney Pollack (1969) l'a interpellé... je ne le sais pas car il ne m'en a jamais parlé mais je pense qu'il l'a vu.

L'inspiration et l'adaptation synopsis du roman sur les lieux même de la grande Histoire.

Cet article révélant l'envers du décor, ou bien les coulisses de l'inspiration, il faut donc considérer que les lecteurs ont lu *Les paras perdus* ou vont le lire très vite.

Il est utile de redonner la parole à Jean Mabire à la seconde page :

« Il est d'usage de préciser en tête d'un roman que toute ressemblance avec des personnes vivantes ou mortes, avec des lieux connus ou avec des événements réels n'est que pur hasard ou coïncidence. Cela est davantage nécessaire quand il s'agit d'un roman historique, surtout quand ce roman historique se



déroule à une époque à peine vieille d'un demi-siècle et dont subsistent, fort heureusement, de nombreux témoins. L'auteur tient à préciser formellement qu'il ne s'agit pas d'un roman à clefs.

Si certains lecteurs voulaient en forger à tout prix, il affirme hautement qu'elles ne pourraient ouvrir d'autres serrures que celles du fantastique et de l'imaginaire. »

Bien dit. Mais Jean, en sa qualité nouvelle de romancier, a eu l'intuition que le lecteur allait pouvoir forger beaucoup de clefs et durablement. Certaines clefs ouvrent effectivement un certain nombre de portes sur ce territoire bien précis, et aussi, sur cette période historique.

La population se souvient encore des familles résistantes, collaborationnistes, et sait encore sur quoi vivent certaines familles pour restaurer notamment leur manoir; des tares apparemment invisibles ressortent au long des générations, les notaires ont leurs secrets comme les médecins, et des archives privées leurs coffres.

Sur ce territoire, réveillé par des scènes de guerre insoutenables, mais il y a maintenant 70 ans, rien ne manque, et la rumeur enfle souvent.

Effectivement si les personnages sont fictifs, certains peuvent ressembler étrangement à des personnages authentiques, et certains lieux très ressemblants, même s'ils n'ont pas le même nom dans le roman, peuvent avoir vécu, sur la même période historique, des histoires étrangement semblables, l'intuition de l'auteur et les sortilèges d'un pays, la fièvre des marais comme on vous le dira sur place, probablement, ont fait le reste.

À la sortie du livre, des écrits arrivèrent vers Jean pour dire que le livre était si proche de la réalité, comment avait-il pu en obtenir les clefs ? Alors qu'elles devaient rester privées ? Le Livre étant écrit et publié, Jean ne s'attarda pas plus sur le suivi, de ce roman qui en certains éléments pouvaient devenir récit.

Néanmoins Jean avait bien revu tous les éléments historiques de l'avant 6 juin et de ses suites, faits et lieux incontournables, pour créer le synopsis du roman, composé comme un scénario.

Et il avait pour ce roman, toutes les ambitions : tous les genres seraient utilisés, mais maintenant le scénario devait tenir le rythme. En effet, plusieurs actions se déroulent dans un même temps, dans des mondes différents même si le périmètre est étroit, des gens se frôlent et ne se rencontrent jamais, il faut donc que les chapitres se suivent avec un bon découpage mais que le fil ne soit pas perdu pour la suite ou la reprise de l'action quelques chapitres plus tard; d'où un rythme haletant dans un en-

tre croisement de situations.

Il fallait se rendre sur les lieux, carte IGN en main, afin que « tout colle », c'est ainsi qu'un beau jour de 1986, nous nous retrouvâmes à trois à Carentan.

Pourquoi à trois ? Qu'il me soit permis de rappeler que Jean appréciait ma compagnie lors de l'ébauche et le suivi de la construction de ses livres et pas seulement pour ses romans ou la critique littéraire, j'ai notamment pour ses livres sur les chasseurs alpins, le souvenir de grands moments de recherche, d'interviews, et de signatures autant dans les vallées que sur les hauteurs, alors qu'il ne reste selon toute vraisemblance et réalisme que très peu de combattants témoins. Ah ! l'atmosphère des redoutes là-haut sur la montagne et par grand jour, en frères d'armes, les commémorations de chasseurs alpins de pays différents, s'étant combattus loyalement je vois encore dans ce cadre les chasseurs alpins allemands et italiens dansant avec les femmes de chasseurs alpins résistants de Haute-Savoie, ou inversement la paix peut être belle en dépit de tout et le monde pas toujours, et peu souvent, noir ou blanc.

Donc nous avions déjà parcouru ce pays de Carentan à deux, et particulièrement le pays des Veys, et du grand Vey, tout proche, pour son livre sur Godefroy le boiteux, et à cette occasion notamment un 2 décembre et par un soleil d'Austerlitz, nous avions pu voir les marais inondés. Un souvenir marqué au fer rouge tant le

paysage était différent, entre des marais inondés l'hiver et des marais verdoyants l'été et les 5, 6, 7, 8 juin 1944, cette fois-ci, les marais étaient inondés, par fait d'hommes, il faisait nuit et la pluie était au rendez-vous à la veille de l'été, et le jour il n'y avait pas de soleil sur les marais, seulement du gris, des nuages bas, l'atmosphère était glauche, froide, plus sanglante encore et plus désespérée, matière à sortilèges et à transformation aussi. Jean devait certainement avoir gardé le paysage en mémoire.

Le troisième larron était Philippe-André Dusaulé. Oui, souvenez-vous, le journaliste français qui a écrit le livre de « mémoires » de Denise Malassis, qui se présenta comme la dame de compagnie du château de Barnehou, et donc du Comte de Lisle, intitulé *Good Luck Denise*, le même qui sous le nom de **Philippe Randa**, est auteur de roman policier, il était là avec le synopsis pour donner son avis sur le rythme de l'action, comment la soutenir, et sur place aider au découpage des chapitres car Jean était déterminé, ce roman devait se lire comme un roman policier, haletant.

Une de ses idées notamment était de faire





intervenir le miaulement d'un chat, audible, ce miaulement indiquerait un suspens une ALERTE qui trouverait sa raison d'être ou son dénouement un ou deux chapitres plus tard. Le hululement de la chouette cela s'était déjà fait en d'autres provinces !

Mais là cela ne collait pas il aurait fallu un monstre de chat pour que ce soit audible, et les chats ne font pas de bruit en se déplaçant donc aucun signal entraînant la peur ou l'angoisse. Mais les monstres, il en existe en Normandie, comme ailleurs, et certains émettent un signal lors de l'exécution de leurs méfaits ce sont parfois des êtres normaux, homme ou (et) animal, devenus pervers pour cela il faut se replonger dans le légendaire normand et norrois, et comme Jean voulait aussi un roman normand ! Il fallait regarder du côté des varou.

J'avais beaucoup admiré le long du chemin à la sortie de Carentan notamment les chevaux sur les herbages mouillés et drus, à la robe reluissante de santé, et nous savons combien les élevages de chevaux sont nombreux en Normandie, et ne parlons pas des haras si réputés, j'émis donc l'hypothèse, lors du parcours que le hennissement d'un cheval, encore plus, d'un maître cheval, serait plus adéquat.

Mais oui, c'était bien sûr, Jean le tenait son roman policier, là ce serait le côté terroir et ethnologique, la culture du cheval issu d'un monde ancien et traditionnel représentant le monde normand et de la vieille Europe face, ou en parallèle, avec les paras venus de leurs machines des airs, et d'un nouveau monde. Tout était dans le cheval pour la ligne du roman et les faits historiques feraiient le reste.

Et Jean qui connaissait sa carte IGN sur le bout du doigt se mit à « cavaler ». Ah ! Ce maître cheval ce sera aussi un cavalier donc un varou car ainsi on rejoint les mythes du monde normand et puisque dans ce roman, toute l'action tourne autour de Picauville et Chef du Pont alors l'asile du Bon Sauveur à Pont-l'Abbé, hameau à cheval sur les communes de Picauville et d'Etienneville (excusez pour le « à cheval » je ne l'ai pas fait exprès...) accueillait bien les aliénés, voir des aliens de génie. Les bombardements n'avaient-ils pas libérer sur les routes, ces gens, venus de tous les horizons ?

Les lieux historiques de la grande Histoire.

Donc nous courûmes sur les lieux en Picauville, qui abritait aussi au château de Bernaville, l'état-major du général allemand Wilhelm Falley. Quand on sait qu'à l'ouest, à moins de 10 km à vol d'oiseau, une bourgade est dénommée Sainte-Mère-Eglise, et que sa plage se nommera Utah Beach... On comprend combien le point est stratégique. Picauville qui vécut une bataille saisissante entre belligérants sur la colline 30. Et qui libérera Sainte-Mère-Eglise ? La 82^e Airborne All Americans. Tout se tient.

Ce n'est pas fini, le général Falley est le pre-

mier général allemand mort de la bataille de Normandie, la nuit du 5 au 6 juin 1944, car il a décidé de rebrousser chemin, alors qu'il se rend à une rencontre de travail à Rennes, constatant le survol anormal et en quantité, d'avions sur le Cotentin, sur le chemin du retour, il perdra la vie, ainsi que son ordonnance, dans un guet d'apens, après le mitraillage de son véhicule par des parachutistes américains qui viennent d'être largués en cette nuit du 5 au 6 juin 1944, et se regroupent à quelques centaines de mètres du château de Bernaville, QG allemand en Picauville. Ils ont dressé une embuscade devant une ferme minoterie, c'est la voiture du général qui subira un des premiers ce coup de main sur le chemin qui porte désormais le nom de l'un des protagonistes : Jack Schlegel.

Sur ce même chemin Jack Schlegel sera hébergé et protégé dans la ferme d'une famille résistante normande.

La contre-attaque allemande sur le secteur de Carentan et de Sainte-Mère-Eglise, les décisions stratégiques et les ordres ne peuvent plus être donnés, dans un temps bref, après l'exécution du chef du quartier général n'en sera que plus retardée.

A noter que quelques heures plus tard, ce 6 juin, à quelques kilomètres à vol d'oiseau, dans un champ de Hiesville près de Sainte-Marie-du-Mont, un général américain, le Général Don F. Pratt, commandant en second de la 101^e Airborne, sera le premier général mort lors de la campagne de Normandie, le planeur emprunté ayant dérapé, à son atterrissage, dans une haie de la campagne normande.

Lieux inspirés et source d'inspiration.

Les lieux qui ont inspiré le livre, sont réels, même si Jean ne leur a pas donné leur vrai nom, il suffit de parcourir les villages et les marais pour les reconnaître, nous dirons que des lieux d'inspiration sont devenus des lieux inspirés, il suffit d'établir un parcours, avec cette réflexion déjà faite qu'en fonction de la saison, et particulièrement au niveau des marais, ces paysages peuvent devenir différents, là où l'on passe facilement l'été, on se noie très rapidement l'hiver, une presqu'île herbue devient rapidement une île, et une terre aussi changeante aux rythmes des saisons, et dans sa dimension, attire désespérément.

Fascination de Jean pour Isle Marie

Tout le pays environnant possède une histoire à travers les siècles très riche, les trésors naturels et d'architecture sont nombreux.

Il suffit d'en établir la liste et uniquement pour Picauville, lieu clef du roman et de la réalité historique : plusieurs hameaux typiques dans le marais, hameau Port Beurey et Montessy, hameau Port Filolet la rue de Prusse traversant les marais, pas moins de trois manoirs des plus curieux, église du XIII^e siècle, prieuré,



presbytère, pressoir, et le château de Bernaville maintenant à l'abandon dont je vous ai parlé, si l'on sait qu'en face Beuzeville La Bastille n'est pas en reste, loin de là, on comprend que ces lieux suscitent inspiration et vie particulière et le jour où l'Histoire les rattrapent, ces lieux fascinent.

La colline 30 vous rappellera une certaine cote 27 que tous les paras recherchent.

Un calvaire entre Picauville et Beuzeville ne vous rendra pas insensible.

De belles fermes manoir près des marais vous rappelleront celle de Mait'Auguste, du Thot, des fermes simples au milieu des marais, celle de la famille Lecacheux.

Le Merderet, à la sortie de Chef du Pont, dans son gonflement venant enjamber la digue qui passe devant l'Isle Marie vous glacera le sang, et les eaux apparemment dormantes des marais jusqu'à la tête des arbres vous encercleront d'une manière invisible si vous n'y prenez garde.

Et les chevaux qui font la course au milieu des hautes herbes et qui s'arrêtent pile pour vous regarder longuement.

Mais le joyau, pour Jean, est le château de l'Isle Marie, l'on rejoint très vite une des allées forestières lorsqu'on arrive au bas du chemin Jack Schlegel, ce château si important pour la conception du roman et qui avait inspiré **Jules Barbey d'Aurevilly**, qui y a séjourné, pour son roman, *Ce qui ne meurt pas*, sous le nom de château de la Londe, château qui fut occupé, comme tous les châteaux viables, lors de la dernière guerre, et qui à ma connaissance demeura fermé durant des décennies après, raisons de famille, de succession, les deux vraisemblablement, et qui dans le roman de Jean devient le château de Barnehou habité par le comte de Lisle qui doit héberger un hôte allemand von Aremburg capitaine commandant la compagnie de volontaires l'Est stationnée à Picauville (relire le deuxième chapitre, s'il vous plaît pour vous retrouver dans une scène de *La grande illusion*).

L'Isle Marie, sur une butte au milieu des marais étant une position stratégique depuis les temps les plus reculés.

Dès notre première visite il nous avait ému : notamment en ses deux façades apparemment identiques, mais avec des escaliers extérieurs différent. Par l'un, l'homme entrait par un véritable escalier, à marches, somptueux mais sur l'autre façade, c'était le cheval ou le cheval, avec calèche qui pouvait accéder jusqu'à la porte d'entrée, par un même escalier sans marches.

Le château de l'Isle Marie, d'abord une place forte remontant au début du XI^e siècle, et porteuse du nom Holm, île en norois, car au milieu des marais du nord Cotentin, nom toujours cher à Jean, forteresse donc devenu château au XVI^e siècle se transforme en île l'hiver, il a toujours vécu dans l'Histoire depuis sa fondation, de Jean de Vienne au maréchal de Belle-



fonds, de Mansart à la Luserne, de Jacques II d'Angleterre, jusqu'à Barbey d'Aurévilly puis jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale.

L'architecture en est remarquable entre une enceinte, un corps de logis, tours, chapelle, écuries, hôpital, corps de ferme et pavillons, parc, etc... j'en oublie.

Visible, en sa partie ancienne du Merderet à la sortie de Chef du Pont, il l'est encore plus des hauteurs de Beuzeville la Bastille.

Sur ce périmètre, entourant aux quatre coins cardinaux, le château de l'Isle Marie et recouvrant entièrement la grande Histoire, Jean bâtit entièrement son synopsis.

Donc après les lieux, nous arrivons aux personnages.

Les personnages du roman sont fictifs.

Tous les personnages sont inventés, mais pour les traits de caractère, chacun est chargé de représenter un type bien représentatif. Jean les a voulu authentiques dans leurs spécificités, leurs travers, leur nature, simplement des hommes et femmes ; pas des héros, des *vrais gens* tout simplement.

En sachant que sur ce périmètre, à cette époque, des mondes bien différents vont se rencontrer, aussi peu préparés les uns que les autres. Les *All Americans* qui ont sauté sur le Merderet et sur la Douve étaient bien de jeunes américains, d'états différents, de familles différentes, de religions et de coutumes différentes, en fonction de leurs origines. Il suffit de relever les noms sur les plaques commémoratives pour le comprendre, tout le puzzle des peuples du nord au sud, de l'ouest à l'est de la vieille Europe parti pour faire fortune aux USA ou pour ne pas mourir de faim, étaient là. Ces si jeunes gens d'une nouvelle génération, pour la plupart n'étaient jamais venus sur l'ancien continent, par contre leurs racines en étaient.

Il y eut pas mal de *All Americans* au destin tragique en Normandie, ils étaient si jeunes, to-



talement dispersés par les largages par mauvais temps et des vents terribles, désorientés, dans une nature totalement hostile, sans chef, ils n'ont pas eu le temps de vivre, mais l'état-major prévoyait 90 % de pertes, ce ne le fut qu'à certains endroits. La Nature ne fit pas de quartiers. Beaucoup de familles viennent se recueillir sur les lieux aux environs de juin, il vaut mieux qu'elles ne voient pas les marais inondés, qui ne le sont plus à cette période ; actuellement les services du Génie préparent de belles routes, de belles places, de beaux musées pour les honorer, le décor a bien changé près de Utah Beach.

Troisième page du livre : « *Les Parachutistes de cette histoire appartiennent presque tous à la 82^e division aéroportée de l'armée des Etats-Unis, commandée par le Général Matthew B. Ridgway, assisté du général James M. Gavin. Leur insigne, une double lettre A, signifie : All Americans, ce qui se traduit par : Tous Américains et même : Américains à 100 %. Ils ont ainsi repris les traditions de la division de New York de 1917, qui groupait des Américains souvent naturalisés de fraîche date.* »

Nul doute que travailler sur les caractères de ces *All Americans* venus de toutes les contrées des Etats-Unis, si différents entre eux mais unis par le fait qu'ils étaient tous, sauf l'exception indienne, des américains récents, et certains plus récents que les autres (réflexion sur la famille Hillford, la plus ancienne) donc extrêmement différents de par leur histoire familiale encore ancrée dans le souvenir du pays d'origine de la vieille europe, a été pour Jean excitant.

Et travailler sur les tempéraments normands ne lui était pas difficile pour avoir bien œuvré à la *Presse de la Manche*, et ne les avait-il pas bien connu, adolescent, durant cette période que l'on dénomma l'occupation, collaboration - résistance, puis libération.

A cette période, il y eut beaucoup de Maît'Auguste. Il est possible que le film *La horse* de Pierre Granier-Deferre (1969), avec Jean Gabin rappelle avec justesse quelques traits de ce caractère normand.

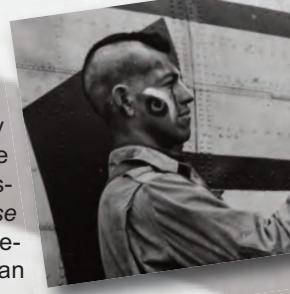
Il y eut pas mal d'Arlette, qui eurent leur glorieuseté, ce qui n'est pas un défaut en Normandie, et aussi des Jacqueline courageuses et déterminées, et Jean a défini : dans son encart *roman d'amour* les deux versions de l'amour : Un amour inné déraisonnable et passionné entre Arlette et Kurt donc malheureux et bref, un amour inné mais raisonnable et raisonné entre Jacqueline et Trystan donc heureux et durable, ceci dit Jean avait de l'affect pour le personnage d'Arlette, à qui il a donné le prénom de la mère de Guillaume le Conquérant.

Il y eut pas mal de petit Arsène à servir dans les champs, et de Varou aussi, sous une forme ou une autre, le légendaire *Malin* s'incarne toujours. Mais pas toujours en « Equitaure ».

Mais il n'y eut probablement dans ce périmètre qu'un château de Barnehou avec un comte de Isle (ou bien une Comtesse de l'Isle, mais c'est une autre histoire) prenant les traits du Château de l'Isle Marie avec des occupants de Bernaville.

Ah cette scène digne de *La grande illusion*, ah cette description de l'intérieur du château, pourtant toujours fermé que Jean n'a jamais pu visiter. Ces traces d'incendie, ces magnifiques écuries et ferme ancienne près du château dans les années 80.

Concernant la densité des personnages dans lequel Jean aurait pu glisser un peu, beaucoup de lui-même, je rappelle la causerie T&P 2008 parue dans le N° 21 du 1^{er} trimestre 2009 du bulletin des Amis de Jean Mabire. Les propos du Comte Tancrède de L'Isle et de l'homme





aux yeux gris, Trystan Raider, y sont rapportés. Je ne les reproduis donc pas.

Dois-je signaler que Jean voyait ce livre en film, facile à réaliser disait-il dans des décors naturels. Il subodorait que Jean Rochefort incarnerait ledit Comte de superbe manière. Je ne pouvais que l'approuver.

Le personnage principal, du moins pour le roman littéraire, est bien le château de l'Isle Marie devenu de Barnehou dans le roman de Jean.

Mais quel destin pour l'Isle Marie, qui sur ses terres se tient entre flots et herbus, île véritable l'hiver, apparemment le Château de la Belle au Bois Dormant, ainsi qu'il l'a été très longtemps, pour les raisons les mieux conservées, s'est réveillé.

Dans les années 90 une jeune Comtesse, d'origine néerlandaise, mais dont la famille de son mari détenait ce château depuis 27 générations, lui a, à nouveau, restitué son lustre d'antan, et l'a préparé, et bichonné, pour accueillir les vétérans américains dès 1994 et ensuite. Jean l'ayant toujours connu fermé ne s'est pas préoccupé de sa réouverture, mais réouvert et entièrement rénové, ce n'était plus le château de son roman et c'était un château normand devenu *américain* ou *pour américains*.

Il revit depuis deux décennies, c'est sûr, entre les mains de personnes averties de toutes ses potentialités, les rumeurs vont pourtant bon train dans un petit pays pour augurer à nouveau de fermeture pour raisons de famille, et aussi d'internement, et de bien d'autres difficultés, pourvu que ce soit de fausses nouvelles, une larme de soupçon de plus, et, le voisinage pense toujours, alors, à la malédiction, celle du sortilège des marais qui rattrape toujours dans la vraie vie, on ne refait donc pas le monde.

De toute manière après Barbey d'Aurevilly et Jean Mabire, ce lieu, toujours géant dans l'Histoire de France et de Normandie, inspirera bien un autre romancier.

Pour le livre sur les paras perdus, Jean recevra le Prix de la Ville de Caen en 1988, il en fut très heureux. Lors d'une photo officielle à l'occasion de la remise du prix, il n'accepta de poser qu'à la condition que sa femme soit à ses côtés, il était visiblement doublement heureux, ce qui me permet de témoigner aujourd'hui.

A la suite du succès de ce roman, il bénéficia d'un nouveau contrat aux Presses de la Cité, cette fois pour *La Maôve*, roman sur la révolution en Normandie, puis il y eut *Opération Minotaure*, puis après refus des Presses de la cité, l'édition de *L'Aquarium aux nouvelles* se fit aux éditions de Maître Jacques.

Ensuite Jean n'eut plus la possibilité d'écrire de roman.

Katherine Hentic



Que dire?

JEAN MABIRE



LA NUIT DES PARAS

juin 1944

JEAN MABIRE



BERETS ROUGES EN NORMANDIE

Les Paras britanniques
de la 6^e airborne
6 Juin 1944

JEAN MABIRE



LES PARAS DU JOUR J

AMÉRICAINS-BRITANNIQUES
CANADIENS-FRANÇAIS

JUIN 1944

JEAN MABIRE



LA LÉGENDE DES PARAS

LA 6^E AIRBORNE DES ARDENNES À LA BALTIQUE



Les Aigles Hurlants s'emparent de Carentan

*Texte de Jean Mabire paru dans *Les Paras et les Rangers*, dans la collection *Les seigneurs de la guerre* aux Editions Atlas*

Le débarquement allié en Normandie est précédé, dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, par l'intervention de trois divisions de parachutistes. Les Britanniques sautent non loin de l'embouchure de l'Orne, entre Caen et la mer. Les Américains opèrent dans le sud-est de la presqu'île du Cotentin. Tandis que la 82^e division aéroportée du général Ridgway contrôle les ponts sur le Merderet, la 101^e aéroportée du général Taylor saute au nord de la Douve. Elle a pour mission d'assurer la sécurité des issues de la plage d'Utah-Beach et le contrôle de la route nationale vers Cherbourg au nord de Carentan. C'est dans cette petite ville, véritable clé du Cotentin, que doit s'opérer la jonction entre les forces débarquées à Omaha-Beach sur la côte du Bessin et celles qui ont été mises à terre à Utah-Beach dans le Cotentin. Les mauvaises conditions atmosphériques et les réactions brutales des pièces antiaériennes allemandes provoquent de nombreuses erreurs de largage et de multiples accidents de saut. Pendant plusieurs jours, les paras vont combattre isolés, se heurtant à de petits groupes d'adversaires très mobiles et très accrocheurs. Les *All Americans* de la 82^e opèrent dans la région de Sainte-Mère-Église, tandis que les *Screaming Eagles* de la 101^e combattent autour de Sainte-Marie-du-Mont. La prise de Carentan, le 12 juin 1944, marque la fin de la première période du grand assaut allié contre la « forteresse Europe ».

Tandis que les parachutistes britanniques assurent la sécurité de l'aile gauche des forces alliées de débarquement, les paras américains doivent tenir l'aile droite, sur les arrières de la plage d'Utah-Beach, dans la région des marais de Carentan, à la base de la presqu'île du Cotentin. Ils mettent deux divisions aéroportées en ligne, la 101^e du général Taylor et le 82^e du général Ridgway.

Chacune de ces unités comprend trois régiments de trois bataillons d'infanterie chacun. S'y ajoutent des formations divisionnaires, notamment des batteries d'artillerie, des compagnies du génie, des escadrons de reconnaissance, ainsi qu'un régiment d'infanterie aéroportée

transporté par planeurs.

Les vagues d'appareils qui larguent les parachutistes américains volent d'ouest en est, après un large virage au-dessus des îles Anglo-Normandes. Le mauvais temps, l'intervention de la Flak allemande, la mise en eau des marais, modifiant totalement l'aspect du paysage cotentin, provoquent de nombreuses erreurs de largage et des accidents de saut.

« Cinquante pour cent de nos hommes risquent d'être mis hors de combat dès leur arrivée au sol », ont prévu les experts de la météo, relayés en pessimisme par les spécialistes du renseignement.

Après avoir beaucoup hésité, le général Eisenhower a cependant maintenu l'ordre de saut pour la nuit du 5 au 6 juin 1944.

Comme leurs camarades britanniques, les paras américains sont précédés d'une demi-heure par des *pathfinders*, ces éclaireurs chargés de découvrir et de baliser les « dropping zones » prévues. Beaucoup de ces malheureux vont s'égarer, se noyer dans les marécages et les cours d'eau. D'autres se heurteront à des patrouilles allemandes et seront tués ou capturés avant d'avoir rempli leur mission.

C'est dans le plus grand désordre que le gros des deux divisions paras américains va sauter ; les unités seront inextricablement mélangées. Compagnies, bataillons et régiments ont souvent perdu toute cohésion. On retrouve même des hommes de la 82^e division aéroportée dans les zones de saut prévues pour la 101^e et vice versa. Il s'ensuit bien des méprises, parfois mortelles.

La nuit du 5 au 6 juin se passera à se regrouper et à constituer de petits groupes de combat, rassemblés par la volonté d'un chef énergique. La plupart des hommes largués dans la nuit sur le cotentin connaîtront des aventures individuelles extraordinaires, dont beaucoup formeront la trame de véritables romans. Errant dans la nuit, totalement trempés et transis, recherchés par des patrouilles allemandes souvent composées de volontaires de l'Est d'origine géorgienne, beaucoup ne rejoindront leurs camarades qu'au bout de plusieurs jours, totalement épuisés.

Malgré ce désordre et l'angoisse qui rogne le cœur de chacun de ces hommes isolés ou réunis en très petits groupes, les paras américains n'en remplissent pas moins une grande partie de leurs missions, même si les effectifs engagés dans les combats sont très inférieurs à ce qui a



été prévu dans un plan d'opérations minutieux où chaque unité a reçu une tâche bien précise.

Il s'agit d'abord d'assurer la sécurité immédiate de la zone située à l'ouest de la plage de débarquement, baptisée Utah-Beach, et qui se situe sur les communes de Saint-Martin-de-Varreville, Audouville-la-Hubert et Sainte-Marie-du-Mont.

Tout l'arrière-pays, le « terran » comme disent les Normands, situé en contrebas des dunes sablonneuses de la côte, a été inondé, et les forces qui doivent arriver par mer, à l'aube du 6 juin, ne peuvent progresser vers l'intérieur qu'en empruntant d'étroites chaussée. Elles sont au nombre de quatre, numérotées du nord au sud 4, 3, 2 et 1. La première mission des parachutistes de Taylor est d'en prendre le contrôle et d'attendre les fantassins du 8^e régiment d'infanterie, arrivé par mer, aux débouchés de ces véritables « sorties », que les défenses du célèbre mur de l'Atlantique battent de leurs feux.

Les Allemands qui tentent de faire face aux troupes débarquées seront ainsi pris à revers.

Le colonel Moseley, commandant du 502^e régiment para - qui fait partie, avec le 501^e et le 506^e, de la 101^e division aéroportée de Maxwell Taylor, dont les paras ont choisi le surnom de *Screaming Eagles* ou « Aigles hurlants » - n'a pas de chance. Il se casse une jambe à l'atterrissement et doit céder la place à son adjoint, le lieutenant-colonel Michaelis. La campagne de Normandie est finie pour lui, avant même d'avoir commencé. De toute façon, chacun de ses chefs de bataillon devra se débrouiller par lui-même avec les hommes qu'il réussit à récupérer, bien souvent par pur hasard.

Le lieutenant-colonel Cassidy, qui commande le 1/502^e, n'a que vingt-huit ans. A lui d'assurer la sécurité de la tête de pont au nord-ouest, jusqu'au village côtier de Foucarville. Il doit aussi « nettoyer » les cantonnements de la batterie d'artillerie de Mésières, au lieu-dit « WXYZ », où doivent se trouver cent cinquante artilleurs allemands.

Ayant récupéré une cinquantaine d'hommes, Cassidy installe son PC au carrefour de La Croix aux Bertots, d'où il expédie des patrouilles qui ne tardent pas à se heurter à des éléments ennemis. Ainsi, le capitaine Fitzgerald est très grièvement blessé, à la tête d'un groupe de combat.

Cassidy ne tarde pas à rencontrer son camarade Chappuis, qui commande le 2/502^e. Il s'est sérieusement accidenté en arrivant au sol et n'a avec lui qu'une douzaine de ses paras, car le reste de son bataillon a été largué à 8 kilomètres plus au sud.

Son objectif, la batterie elle-même avec ses quatre canons de 122, a été rasé lors d'un raid de l'aviation alliée à la fin du mois de mai.

Le lieutenant-colonel Cole, chef du 3/502^e, doit s'emparer des sorties 3 et 4. Malgré un saut sans problème, il se trompera de direction, partira plein ouest et arrivera aux premières maisons de Sainte-Mère-Église, à une demi-douzaine de kilomètres, sur la route de Carentan à Cherbourg. Il devra alors revenir le plus vite pos-

sible vers l'est, en regroupant des égarés dont le nombre n'atteint même pas la centaine. Il finit quand même par arriver sur son objectif peu avant 8 heures du matin et accroche les Allemands qui fuient les plages de débarquement.

A une heure de l'après-midi, la première liaison est prise avec un bataillon du 8^e régiment d'infanterie US qui a débarqué à Utah-Beach à l'aube. Cole, qui a maintenant plus de 200 paras avec lui, gagne Blosville, sur la route nationale entre Sainte-Mère-Église et Saint-Côme-du-Mont, où il a l'ordre de constituer la réserve régimentaire du 502^e.

Les trois bataillons d'infanterie parachutiste du colonel Moseley devaient être soutenus par les douze canons Howitzer de 75 et les six canons antichars de 37 du 377^e bataillon d'artillerie du lieutenant-colonel Weisberf, parachutés en deuxième vague. A la suite d'erreurs de largage, un seul canon de 75 sera sauvé, avec une cinquantaine d'artilleurs rescapés d'un saut catastrophique.

Le 506^e régiment para, que commande le colonel Bob Sink, est lui aussi très dispersé au moment du saut. Si le 1/506^e de Turner est à peu près correctement largué aux environs de Hiesville, le 2/506^e de Strayer est parachuté 8 kilomètres trop au nord, vers Ravenoville. Quant au 3/506^e de Wolverton, il est tout simplement porté disparu.

Sink décide d'établir son PC au hameau de Culoville, près de Hiesville. Vers 2 h 30 du matin, il n'a réussi à regrouper qu'une quarantaine de paras sur les 2000 de son 506^e régiment. Une heure plus tard arrive enfin le lieutenant-colonel Turner, chef du 1/506^e. Il a avec lui quelques-uns des hommes de son bataillon.

Les paras du 506^e, comme tous leurs camarades des autres unités, font la chasse aux tireurs allemands isolés et aux petits groupes qui tentent de se camoufler. On se bat dans les rues de la bourgade de Sainte-Marie-du-Mont, où les deux derniers Allemands sont surpris cachés dans le confessionnal !

Le lieutenant-colonel Strayer, chef du 2/506^e, largué par erreur aux environs de Saint-Martin-de-Varreville, rassemble environ 200 hommes de son bataillon et se hâte vers son objectif, les sorties de plages 1 et 2, situées beaucoup plus au sud, mais il sera retardé en cours de route par plusieurs accrochages. Quand il arrive à pied d'œuvre, il apprend que le travail a déjà été fait par d'autres paras et que les troupes débarquées par mer commencent à remonter lentement vers l'intérieur du pays.

Toujours sans nouvelles du 3/506^e de Wolverton, le colonel Sink a tout lieu d'être inquiet. Les Allemands occupent en force le village de Vierville, au sud-est de son PC de Culoville. Ce sont des paras de la Luftwaffe, qui se révèlent d'emblée des adversaires coriaces.

Leur contre-attaque devient vite très menaçante et ils s'efforcent de pousser vers Hiesville, où le général Taylor doit installer le quartier général de sa 101^e division aéroportée.

Sink fait distribuer des armes à tous les



hommes qui l'entourent, qu'ils appartiennent ou non à une unité combattante, et les lance dans la bataille. Les paras allemands refluent peu à peu et Culoville reste entre les mains des Américains. Sink a remporté son succès, mais il continue de s'inquiéter pour son « bataillon perdu ».

Le 3/506^e de Wolverton a sauté sur une DZ située à l'Est d'Angoville-au-Plain, avec pour mission de rejoindre le port de Brévands, de l'autre côté de la Douve, et de s'emparer des deux ponts de bois permettant le franchissement du canal de Carentan à la mer. Mais les Allemands, bien renseignés pour une fois, attendent les paras américains. Ils ont incendié une grange en plein milieu de la DZ, éclairée comme en plein jour, et ont disposé des armes automatiques autour de la zone de saut.

Tous les hommes qui sautent sur ce terrain dans la nuit du 5 au 6 juin sont tués ou capturés, à commencer par Wolverton lui-même, frappé à mort en touchant terre. Son adjoint et deux de ses commandants de compagnie sont tués et deux autres capturés. Les rares survivants tomberont par la suite dans des embuscades meurtrières.



Seul le capitaine Shettle, officier d'opérations du 3/506^e, largué en dehors de la DZ, parvient à s'en sortir et à se cacher. Il réussit à récupérer quatre officiers et une trentaine de paras, et décide de rejoindre les ponts de Brévands, qu'il atteint juste avant l'aube du 6 juin. Il contrôle alors le passage sur le canal, et rallie plus de 100 isolés, réussissant même à faire une cinquantaine de prisonniers et à mettre hors de combat plus de 200 paras allemands. Seulement, aucune liaison n'a pu être établie avec le colonel Sink, chef du 506^e, toujours isolé à Culoville.

La situation n'est guère meilleure pour le colonel Johnson, qui commande le 501^e parachutiste. Il a reçu pour objectif l'écluse de la Barquette, qui commande le niveau d'eau dans les marais, et doit en outre faire sauter les ponts sur la Douve, afin de verrouiller le sud-est de la tête de pont établie par les *Screaming Eagles* de la 101^e division aéroportée.

Au début de l'après-midi du 6 juin, le chef du 501^e a réussi à consolider ses positions en bordure de la Douve et ce sont près de 300 paras qui tiennent solidement l'écluse.

Le général Taylor, commandant de la 101^e division aéroportée, a sauté, comme tous les hommes de la première vague, à 2 heures du matin. Il a avec lui le 3/501^e du lieutenant-colonel Ewell, qui lui servira de bataillon de réserve divisionnaire.

Le chef des *Screaming Eagles* touche le sol au milieu d'un troupeau de vaches et met plus de dix minutes à se débarrasser de son harnais. Taylor reste rigoureusement seul jusqu'à ce qu'un simple soldat le retrouve.

Les deux Américains parviennent à rejoindre la ferme Lecaudey, près de l'église de Hiesville, entre la route de Carentan à Cherbourg et la bourgade de Sainte-Marie-du-Mont, où le chef de la 101^e division aéroportée a décidé d'installer son quartier général et où il espère être rapidement rejoint par son état-major et les responsables des unités divisionnaires. Le 3/501^e d'Ewell est assez dispersé. Son chef récupère moins de 100 de ses paras, qui seront plus tard renforcés par une soixantaine d'hommes du QG divisionnaire. Se joignent à eux le général McAuliffe, commandant de l'artillerie - le futur héros de Bastogne - et le colonel Higgins, chef d'état-major de Taylor.

L'adjoint du commandant de la 101^e aéroportée, le général Don Pratt, doit arriver par planeur le 6 juin vers 4 heures du matin, avec des Jeep, des canons antichars, un bulldozer et près de 200 soldats de l'infanterie aéroportée, mais l'atterrissement de son appareil est si brutal que le général est tué sur le coup par rupture des vertèbres cervicales.

Une heure plus tard, le jour est levé et une centaine d'hommes du 3/501^e d'Ewell reçoivent l'ordre de se rendre vers le hameau de Pouppeville, débouché de la sortie 1.

Le général Taylor, dont les liaisons radio sont très défectueuses, n'a eu d'autre solution que d'engager sa réserve divisionnaire pour essayer de prendre contact avec les troupes débarquées à Utah-Beach ; il n'a aucune nouvelle des unités de sa division qui devraient normalement contrôler, depuis la fin de la nuit du 5 au 6 juin, les sorties des routes 4, 3, 2 et 1. Le franchissement de la vaste plaine inondée promet d'être difficile, pour peu que les Allemands prennent sous leur feu les itinéraires de pénétration, qui ne sont que des sorties de digues rectilignes au-dessus d'un marécage impraticable aux véhicules, même chenillés.

Désirant vérifier par lui-même que le travail a bien été fait par ses paras, le chef des *Screaming Eagles* dit au lieutenant-colonel Ewell : — *Je viens avec vous pour accueillir nos premiers fantassins débarqués à Utah-Beach.*

Le commandant de la 101^e division aéroportée n'a avec lui qu'une centaine d'hommes appartenant à diverses unités, et ce petit détachement affronte, non loin de Sainte-Marie-du-Mont,



une résistance allemande inopinée qui est rapidement bousculée.

Peu avant midi, le 6 juin, la liaison est établie entre Taylor et l'avant-garde des forces débarquées sur Utah-Beach.

La première partie de la mission des *Screaming Eagles* est remplie.

Le général Taylor peut alors regagner son poste de commandant de Hiesville, où il arrive vers 5 heures de l'après-midi. Il commence à avoir une vue un peu plus précise de la situation de sa division. Les unités se regroupent peu à peu et commencent à donner de leurs nouvelles, par radio quand elle veut bien marcher, ou par coureurs.

Le 502^e de Michaelis, qui remplace désormais Moseley blessé, réunit 500 paras - sur les 2000 prévus à l'effectif - dans la région de Sainte-Martin-de-Varreville et Foucarville, au nord de la tête de pont tenue par les *Screaming Eagles*. Le 506^e de Bob Sink n'en a même pas 300 et son colonel, installé à Culoville, à l'ouest de Sainte-Marie-du-Mont, est sans nouvelles de ses unités qui doivent se battre dans le Sud, entre le marais et la Douve. Au 501^e de Johnson, la situation est pire encore, puisque les trois bataillons sont totalement dispersés ; celui d'Ewell, réduit à une centaine d'hommes, est rattaché au poste de commandement divisionnaire, tandis que celui de Ballard est bloqué, un peu plus au sud-ouest, devant le hameau des Droueries.

Bien que la jonction avec les troupes débarquées ait été effectuée depuis midi, l'atmosphère n'est guère à l'optimisme. Sur les 6 000 hommes qui ont sauté dans la nuit, il en manque plus de la moitié. Et on compte déjà près de 200 tués certains et plus de 500 blessés dans les postes de secours. Même après avoir récupéré un certain nombre d'hommes dans les jours suivants, la 101^e division aéroportée comptera plus de 1 200 disparus. Quelques-uns ont été faits prisonniers, mais beaucoup se sont noyés à l'atterrissement dans les marais ou sont morts au creux des haies, sans que leurs corps aient été retrouvés.

Le village de Vierville, entre Sainte-Marie-du-Mont et Angoville, est l'objet de furieuses contre-attaques de la part des Allemands et change plusieurs fois de mains au cours de la journée du 6 juin et la matinée du 7, où il tombera définitivement au profit des *Screaming Eagles*.

Le colonel Sink reçoit l'ordre personnel de Taylor, lors d'une brève entrevue, d'attaquer le 7 juin, juste avant l'aube, en direction du carrefour situé au sud de Saint-Côme-du-Mont, sur la route nationale de Carentan à Cherbourg.

Le commandant du 506^e devrait avoir sous ses ordres un bataillon aéroporté arrivé par planeurs, mais personne n'en a de nouvelles. Alors il charge Truner et son 1/506^e de pousser, en direction du sud-ouest, de Vierville à Saint-Côme, par Beaumont.

Une compagnie du 2/506^e parvient sur la route nationale, au sud de Saint-Côme, mais un soldat allemand audacieux fait sauter le char qui

accompagne les paras d'un coup de *panzerfaust*. Tout l'équipage est carbonisé, y compris le chef de bord dont le buste dépassait de la tourelle. Depuis, on nomme ce lieu-dit : le carrefour de l'homme mort (*Dead Man's Corner*).

Au soir du 7 juin, les paras du 506^e font demi-tour et se replient sur leurs positions de départ. Leur chef, le colonel Sink, vient d'installer son poste de commandement à Angoville dans l'après-midi. Il n'a toujours aucune nouvelle de Wolverton et s'inquiète fort pour son 3/506^e.

Isolé à la Barquette, le colonel Johnson, commandant le 501^e régiment, est soumis à un dur bombardement par des canons de 88 et des mortiers. Il s'attend à une attaque venant du sud, par-dessus la Douve, mais c'est du nord que les Allemands, surgis des marais, donnent l'assaut. L'officier américain estime leurs forces à un bataillon. Ce sont des paras de la Luftwaffe, bien aguerris. Pourtant les *Screaming Eagles* vont parvenir à briser leurs attaques et à complètement les disloquer.

Pratiquement cernés dans les marais, à bout de munitions, les soldats de von der Heydt n'ont d'autre issue que de se rendre, après avoir compté dans leurs rangs 150 tués et blessés. Johnson va ainsi faire 350 prisonniers, dont il est bien embarrassé. Auprès de l'écluse de la Barquette, on compte désormais autant de captifs que de paras américains...

La journée du 7 juin a également été bonne pour le chef de son 2/501^e. Ballard a enfin réussi à s'emparer du hameau des Droueries, ouvrant ainsi la route de Saint-Côme-du-Mont.

En deux jours, la 101^e division aéroportée a atteint une grande partie des objectifs prévus pour la seconde phase des opérations.

Les *Screaming Eagles* ne sont plus seuls à se battre entre la mer et la route nationale de Carentan à Cherbourg. A minuit, le 6 juin 1944, 20 000 hommes et près de 2 000 véhicules ont déjà été mis à terre.

Ayant opéré sa jonction avec les troupes débarquées à Utah-Beach et désormais maître d'une solide tête de pont entre la mer et la route qui mène à Cherbourg, le général Taylor entreprend de chasser les Allemands de l'autre côté de la Douve, entamant ainsi les opérations qui doivent aboutir à la prise de Carentan.

— *Nous attaquerons le 8 juin*, décide le chef de la 101^e division aéroportée.

Ainsi, dès le surlendemain du grand saut de nuit, ses *Screaming Eagles*, dispersés, confondus au sein d'unités de rencontre, harassés, vont prendre une attitude résolument offensive. D'autant qu'ils sont maintenant appuyés par les premiers chars et les premiers canons arrivés sur la plage d'Utah-Beach dans la matinée du 6 juin.

La ville de Carentan, située au sud-ouest des hauteurs de Brévands, qui constituent une véritable île entre les marais inondés et les sables de la baie des Veys, est un nœud routier et ferroviaire capital, à la base même de la presqu'île du Cotentin. Vers le nord, Cherbourg est à 50 kilomètres et, vers l'est, Bayeux à 40.



— C'est à Carentan que feront leur jonction les forces débarquées à Utah-Beach et celles mises à terre à Omaha-Beach, déclare le général Bradley.

Les Allemands le savent bien, qui vont tenter dans les jours suivants d'enfoncer, comme un véritable « coin » entre les deux ailes des forces américaines, la 17^e Panzer-Grenadier-Division Götz von Berlichingen du Brigadeführer Ostendorff, un des meilleurs chefs de guerre de la Waffen SS. Cette unité ne possède pas de panzers, mais peut quand même mettre en ligne un redoutable bataillon de canons d'assaut. Ses effectifs, qui arrivent par échelons sur le front de Normandie, approchent 17 000 hommes. C'est pour le 6^e régiment parachutiste de von der Heyde un appoint considérable.

En face, le général Taylor a rassemblé ses forces. Ses trois régiments parachutistes, 501^e, 502^e et 506^e, sont renforcés par le 327^e régiment aéroporté d'Allen, arrivé par planeurs, tout comme le 401^e de Harper.

De Saint-Côme à Carentan la route est droite comme un I. Ce n'est plus qu'une sorte de digue dominant les marais inondés et franchissant, sur 3 kilomètres, quatre cours d'eau : du nord au sud la Jourdan, la Douve, la Groult et la Madeleine. Le pont sur la Douve a été détruit par les Allemands et celui sur la Madeleine est obstrué par de lourdes barrières de ferraille. Il est impossible de manœuvrer à droite et à gauche de la chaussée. Les *Screaming Eagles* sont donc obligés de mener un combat de fantassins, à découvert sur cette route nationale qui domine un paysage plat, totalement modifié par l'inondation.

Toute la journée du 10 juin se passe en vaines tentatives pour franchir les quatre ponts. Les canons de 88 allemands se sont mis de la partie et tiennent la route-digue sous leur feu.

— Il faut attendre la nuit, constate Cole qui a quand même réussi à pousser l'avant-garde d'une de ses compagnies jusqu'au pont sur la Madeleine, le plus proche de Carentan.

Les rafales de balles de mitrailleuses ne cessent de cingler les poutrelles de fer qui obstruent l'ouvrage. Par contre, les artilleurs américains sont à court de munitions. Le lieutenant-colonel Cole décide d'attendre encore une nuit et d'attaquer au matin du 11 juin. L'attaque débute dès 4 heures du matin. Cole rassemble un peu plus de 250 paras de son bataillon et de la compagnie d'état-major régimentaire du 502^e.

Il se heurte à une très vive résistance à la ferme Ingouf, située sur la rive sud de la Madeleine. Il n'hésite pas un seul instant.

— Baïonnette au canon ! hurle le lieutenant-colonel Cole aux *Screaming Eagles* qui l'entourent.

Le chef de bataillon para s'élance, suivi d'une vingtaine d'hommes, tandis qu'une cinquantaine vont se décider à sortir de leurs abris avec un peu de retard. Les autres ne bougent pas. Mais les gradés les reprennent en main et les lancent à l'assaut au-delà de la Madeleine. Le chef du 3/502^e arrive le premier à la ferme Ingouf, et ses hommes investissent les bâtiments de cette solide position de défense. Les Allemands embusqués derrière les haies et sous les pommiers du verger sont abattus l'un après l'autre. Quelques-uns parviennent à s'enfuir. Il n'y en aura que quatre à se rendre. A ce moment de victoire, l'état-major du 3/502^e est mis hors de combat par un obus.

Le lieutenant-colonel Cassidy arrive à la rescoussse sur la gauche. Son 1/502^e ne sera pas de trop pour contenir la contre-attaque allemande qui débouche au matin du 11 juin. A la fin de la journée, le 2/502^e entre à son tour dans la bataille, dépasse les deux autres bataillons épuisés et s'empare de haute lutte du village de Pommeneauque.

Les aéroportés ont fait d'aussi bonne besogne que les parachutistes de Michaellis et sont parvenus jusqu'à Brévands, au nord-est de Carentan, en franchissant le canal sous le feu. Le 327^e régiment d'Allen et le 401^e de Harper rivalisent de pugnacité et sont désormais dans les faubourgs septentrionaux de Carentan.

— L'attaque générale aura lieu demain 12 juin, décide Taylor.

Dès 7 heures du matin, parachutistes et aéroportés américains réussissent à faire leur jonction dans le quartier de la gare de chemin de fer des lignes Paris-Cherbourg et Carentan-Carteret.

La ville de Carentan, dont le maire, le Dr Caillard, a été tué dans un bombardement le 6 juin, est désormais aux mains des Américains.

Le 22 juin 1944, la 101^e division aéroportée est relevée après trois semaines de durs combats et gagne alors Tollevast, près de Cherbourg, où elle est mise au repos. Le 13 juillet, les *Screaming Eagles* s'embarquent pour regagner l'Angleterre. Ils comptent dans leurs rangs près de 900 tués, plus de 2 000 blessés et des centaines de disparus. C'est la moitié des effectifs qui ont sauté dans la nuit du 5 au 6 juin 1944.

Jean Mabire

Les Lions de Carentan

juin 1944: les Fallschirmjäger du Major von der Heyde face aux "Aigles hurlants" de la 101e Airborne

Ala veille du débarquement, le LXXXIV^e corps d'armée allemand, PC à Saint-Lô, est chargé de défendre non seulement les côtes du Cotentin, mais encore celles de toute la basse Normandie et même les îles anglo-normandes. Le General der Artillerie Marcks ne dispose à cette fin que de cinq divisions d'infanterie d'inégale valeur, majoritairement statiques et le plus souvent non aguerries, comme toutes celles, considérées comme « consommables », qui doivent subir le premier choc lors de l'*Invasion*. Elles s'appuient sur un *Atlantikwall* finalement cantonné à un rôle purement retardateur. Des réserves ? Elles se réduisent pour le LXXXIV^e corps à peu de choses, dont toutefois un régiment d'une tout autre essence : le *Fallschirmjäger-Regiment 6*, un régiment d'infanterie parachutiste acheminé sur la Normandie depuis quelques jours seulement, à la fin de mai. Pour compliquer les choses, il est rattaché sur le plan logistique à la 91^e *Luftlande-Division* de l'armée de terre, une grande unité conçue comme aérotransportable - il n'en sera évidemment pas question - positionnée depuis un mois au centre de la péninsule cotentinoise, et placée pour sa part en réserve de la 7^e armée à laquelle est rattaché le LXXXIV^e corps... La propre division de rattachement organique du FJR 6, la 2^e *Fallschirmjäger-Division*, revient à peine du front de l'Est et se trouve encore au repos en Rhénanie. En Bretagne sont par contre déjà déployées dans l'attente d'un débarquement allié les 3^e et 5^e *Fallschirmjäger-Divisionen*, rattachées au II^e *Fallschirm-Korps*. Des unités assez mal loties pourtant, aux effectifs incomplets, et dont l'entraînement et l'équipement des troupes s'avèrent insuffisants.

Un puissant régiment, dont les jeunes chasseurs ont soif d'en découdre.

A effectif plein pour sa part, quelque 3 500 hommes, le FJR 6 constitue un régiment d'une puissance appréciable dans le contexte. A sa tête depuis le mois de janvier, un aristocrate bavarois de 37 ans, le Major Dr Friedrich-August, *Freiherr* - c'est-à-dire baron - von der Heyde, un « vieux lièvre » qui a combattu en Crète en mai 1941 à la tête du 1^{er} bataillon du FJR 3, entrant le premier dans La Canée, et depuis lors *Ritterkreuzträger*, avant de faire campagne en Afrique et en Russie. Comme ses hommes ne sont pas non plus destinés à un emploi aéroporté, son régiment est organisé comme une formation d'infanterie terrestre. Il aligne trois bataillons, chacun à trois compagnies de fusiliers-voltigeurs, sur-dotées en fu-



Major von der Heyde

sils-mitrailleurs, et une compagnie lourde à 12 mitrailleuses, 4 mortiers de 80 mm et 2 canons. S'y ajoutent trois petites unités d'accompagnement régimentaires : une 13^e compagnie de mortiers lourds à 12 pièces de 120 mm, une 14^e compagnie antichar à quatre puissants canons de 75 mm Pak 40 et 34 *Panzerschrecke* - le bazooka allemand - , et une 15^e compagnie du génie. Seule ombre au tableau, un parc automobile notoirement insuffisant pour un régiment constituant une réserve mobile : guère plus de 70 camions, en moyenne 2 par compagnie, accessoirement de 50 types différents et de marques tant allemandes, que françaises, italiennes et même britanniques. Au vrai, une constante en cette période de la guerre dans toutes les unités de la Wehrmacht et des Waffen-SS. Partant, l'élément de reconnaissance se résume à une section cycliste.

Quant au personnel, environ un tiers des officiers, mais pas plus du cinquième des sous-officiers, ont déjà fait campagne. La troupe ? De jeunes, de très jeunes recrues : 17 ans et demi en moyenne ! Mais avec une violente soif d'en découdre liée à leur esprit de corps, à l'instar de leurs camarades de la SS-Panzerdivision « Hitlerjugend ».

Toutefois, sur le plan humain, le régiment de juin 1944 n'a plus grand chose à voir avec celui qui a été créé 16 mois plus tôt à Vannes, dans le Morbihan. Seul le 1^{er} bataillon (Hauptmann Emil Preischkat) est « d'origine ». Après avoir été employé en Italie de juillet à novembre 1943, il a été dépêché à l'Est, contribuant en février 1944 à dégager les troupes encerclées à Tcherkassy, en Ukraine. Ainsi, comme sa division, il revient tout droit du front de l'Est. Les II^e (Hauptmann Rolf Mager en juin 1944) et III^e (Hauptmann Horst Trebes) bataillons, dirigés eux aussi sur l'Italie en 1943, ont par contre été retirés au régiment, puis recréés en janvier 1944 à Köln-Wahn, en Rhénanie...



Pour l'heure, le gros du FJR 6 - PC à Gonfreville - est dispersé sur une assez vaste zone à l'ouest et au sud-ouest de Carentan et au nord de Périers.

Un bataillon entier perdu dès le deuxième jour.

Dans la nuit précédant le D-Day, les I^{er} et III^e bataillons se trouvent aux premières loges du fait que la 101^e division aéroportée US - les *Screaming Eagles* (« aigles hurlants ») - a parachuté par erreur quelques sticks dans les quartiers qu'ils occupent autour de Saint-Jores et de Méautis, bien loin des zones de largage prévues. La nuit du 5 au 6 juin est de ce fait émaillée d'accrochages épisodiques. Le 6, à 6 heures, le régiment reçoit l'ordre de se rassembler. Ce ne sera pas une mince affaire que de ramener les unités dispersées, pour partie déjà engagées et disposant de moyens de transport insuffisants. Finalement, le rassemblement aux points fixés ne pourra s'opérer qu'en début d'après-midi.

A l'échelon supérieur, comme le LXXXIV^e corps d'armée s'est trouvé seul opposé au débarquement, le commandement est remanié. Le général Marcks a maintenant seulement en charge la défense du Cotentin avec, pour l'essentiel, les 243^e et 709^e divisions d'infanterie statiques affectées à la défense des côtes, la 91^e LL-Division et naturellement le FJR 6.

Le Major von der Heydte, ayant constaté que Carentan n'était pas occupé, installe son PC à Saint-Côme-du-Mont à 4 kilomètres au nord. Prudentement, il laisse son III^e bataillon en couverture en arrière du village avec la 13^e compagnie de mortiers lourds. Et le soir, il est informé par le corps d'armée qu'une puissante contre-attaque allemande doit être lancée depuis le nord contre Sainte-Mère-Eglise, à une douzaine de kilomètres au nord-ouest de Carentan. Son régiment a pour mission de s'y relier par le sud et ultérieurement d'installer une position défensive sur le Merderet à l'ouest de l'objectif. Ainsi dirige-t-il son II^e bataillon sur Sainte-Mère-Eglise et son I^{er} sur Sainte-Marie-du-Mont, plus à l'est et plus près des plages.

Initialement, la progression s'effectue sans difficultés. A minuit, peu avant d'avoir atteint les deux villages, les deux bataillons sont au contact des troupes américaines. Mais durant la même nuit interviennent de nouveaux parachutages et atterrissages de planeurs sur l'ensemble de la zone des combats. Il n'est alors question pour l'ennemi que de ravitailler ses deux divisions aéroportées, mais von der Heydte croit qu'il s'agit

de renforts en hommes. Suite à quoi, il donne par radio à ses deux bataillons l'ordre de s'arrêter, de rétablir à tout prix le contact tant avec son PC qu'entre eux et de se remettre en position à l'est et à l'ouest de Saint-Côme-du-Mont.

Le II^e de Mager, opposé au 507^e Parachute Infantry Regiment de la 82^e Airborne, accuse réception, parvient à se dégager et exécute l'ordre donné, tentant en vain d'assurer le contact avec le I^{er}. Au sud de Sainte-Marie-du-Mont, ce dernier se trouve engagé dans une zone de largage déjà densément tenue par la 101^e Airborne, à laquelle se sont joints des fantassins de la 4^e division d'infanterie US débarquée sur Utah Beach, très proche. A l'aube, comme il n'a toujours pas accusé réception de l'ordre donné, von der Heydte dirige sans succès sur lui des agents de liaison, puis des patrouilles cyclistes étoffées qui se heurtent à une forte résistance ennemie à l'est de Saint-Côme-du-Mont. L'on saura plus tard que dans l'après-midi du 7 juin, tentant de se replier vers le sud, le commandant du I./6, le Hauptmann Preischkat, approchant de la Douve juste au nord de Carentan et dans une zone



trop dégagée, s'est trouvé exposé aux feux d'éléments du 501^e PIR et du 3^e bataillon du 506^e de la 101^e Airborne, déjà en position sur la rivière. Ils lui ont tué ou blessé entre 150 et 200 hommes et donné l'impression qu'il se heurtait à un effectif d'une écrasante supériorité. Se sentant pris au piège, il s'est rendu avec le reliquat de son bataillon, soit 300 hommes. Seuls un Leutnant et 22 à 24 chasseurs parviendront à regagner Carentan le 9 juin en traversant les marais longeant la Douve. Le lendemain même du débarquement, le FJR 6 perdait ainsi près du tiers de son effectif combattant.

L'impossible défense de Saint-Côme-du-Mont.

Vers midi, ce 7 juin, les premières patrouilles américaines atteignent la RN 13 entre Saint-Côme-du-Mont et Carentan. Suite à quoi le Major von der Heydte dirige deux compagnies du III^e bataillon sur la ligne de front, pour la prolonger vers le sud. Elles parviendront aux prix de nouvelles pertes à s'établir au crépuscule à quelques centaines de mètres à l'est de la nationale. Des éléments du 506^e PIR, appuyés par six chars Sherman et de l'artillerie tentent en vain de déloger les Fallschirmjäger embusqués dans les haies. Il est prévu qu'ils renouvellent leur effort le lendemain.

Plus au nord, de part et d'autre de la route, le II^e bataillon est lui aussi au contact entre Sainte-



Mère-Eglise et Saint-Côme-du-Mont. A la nuit, des patrouilles ennemis franchissent sans difficultés les trop minces lignes allemandes et à 22 heures, deux automitrailleuses atteignent même la RN, où elles sont détruites par les Fallschirmjäger. Au cours des heures suivantes, à Saint-Côme-du-Mont, le PC de von der Heydte et sa 13^e compagnie subissent des tirs d'artillerie meurtriers.

A l'aube du 8 juin, la 101^e Airborne engage à présent pas moins de deux bataillons du 506^e PIR, un du 501^e et un du 327^e Glider Infantry Regiment (le 1/401), appuyés par huit chars légers et un groupe d'artillerie mécanisé. Pendant que des unités s'efforcent d'encercler le village pour en interdire toute retraite, d'autres marchent droit dessus. Pas moins de 2 500 obus de 105 tombent sur les défenseurs durant la première demi-heure. Les forces d'assaut américaines finissent par percer dans le quartier tenu par un bataillon de la 91^e LL-Division, qui montrait déjà des signes d'affaiblissement. Depuis son PC, von der Heydte voit les grenadiers retraiter à l'ouest du village, à l'est duquel son III^e bataillon se défend âprement. Le FJR 6 ne disposant plus de réserves pour colmater les brèches, son chef juge plus prudent de replier son PC derrière le canal de la Douve et de ramener ses unités vers le sud. Même si le contact radio est rompu avec le II^e bataillon, von der Heydte lui transmet néanmoins l'ordre de repli, ainsi qu'au 1^{er} dont il ignore encore le fâcheux destin.

Repli sur Carentan, position stratégique vitale.

Les unités se repliant de Saint-Côme-du-Mont doivent pour la plupart franchir la Douve à la nage pour atteindre le talus de la voie ferrée Carentan-Cherbourg. Toutefois, les paras américains ne réalisent manifestement pas la nature du mouvement et l'opération se déroule sans dommages. Le III^e bataillon du Hauptmann Trebes peut ainsi se remettre en position en plein jour et en bon ordre au sud de l'Oure, non loin de la limite nord de Carentan.

N'ayant pu de son côté assurer le contact avec le régiment, le Hauptmann Mager, commandant le II./6, a décidé de sa propre autorité de rallier directement la ville avec ses unités en perçant les lignes du 501^e PIR. Dans l'après-midi, franchissant à son tour le talus de la voie ferrée, le bataillon atteint Carentan sans rencontrer d'opposition. Le Major von der Heydte le met en position à la sortie est, sur la RN 13 toujours, par laquelle l'ennemi, qui a pris Isigny, à 13 kilomètres de là, surgira sans doute.

Jusqu'au matin de ce 8 juin, la masse des sous-officiers et des chasseurs du FJR 6 croyaient encore que l'assaillant pouvait être rejeté à la mer.

Ils savent maintenant que la première bataille a été perdue. La suivante sera livrée à Carentan, chef-lieu de canton de 3 236 habitants au dernier recensement, mais surtout carrefour stratégique, limite entre les deux têtes de pont des Américains, c'est-à-dire entre ses V^e et VII^e corps d'armée, que la 7^e armée allemande tient à maintenir séparées aussi longtemps que possible.

Une nouvelle veillée d'armes incertaine.

C'est maintenant une veillée d'armes. Dans la nuit du 8 au 9, pour éviter toute mauvaise surprise du côté d'Isigny, des éléments du bataillon Mager sont mis en position plus à l'est, au hameau de La Fourchette, au carrefour de la RN 13 et de la RN 174 qui mène à Saint-Lô. Ils n'en seront rappelés qu'au soir. Le même jour, des patrouilles du régiment sont envoyées, plus loin encore, jusqu'à la Vire, n'y rencontrant aucune troupe allemande en position. L'une de ces patrouilles juge ainsi nécessaire de faire sauter un pont sur la rivière au sud-ouest d'Isigny. Rallient toutefois Carentan des éléments d'un bataillon allemand (le II^e du Grenadier-Rgt. 921 ?) et une unité de cosaques d'Ukraine précédemment rattachée à la 716^e division d'infanterie, l'Ostbataillon 439 du Hauptmann Becker. Le LXXXIV^e corps les allouent au FJR 6 en même temps qu'un second « bataillon de l'Est », l'Ostbataillon 635 à recrute ment purement russe. Comme le Major von der Heydte juge la valeur combative de ce type de volontaires limitée - ce n'est finalement pas leur guerre - et qu'à priori l'ennemi portera son effort principal au nord de Carentan, il positionne le gros de ces unités aux sorties est de la ville. En revanche, il confie aux deux bataillons parachutistes qui lui restent les points les plus sensibles de la défense, situés au nord-ouest : les ponts de la RN 13 et le hameau de Pommernauque.

Fort logiquement, la 101^e Airborne entreprend dans la foulée de prendre Carentan, que des rapports lui disent faiblement défendue. Toutefois, la seule voie qui y mène directement depuis le nord-ouest est la





route nationale, formant une digue de 2 à 3 mètres de haut au milieu des marais et des zones inondées. Une succession de ponts lui permettent de franchir la Douve, la Madeleine et les canaux de la Douve, dont un seul est détruit. L'attaque est lancée le 10 juin à 0 heure par le 502^e PIR. Mais la défense est plus dure que prévu et, même avec appui d'artillerie, il faudra deux jours aux trois bataillons du régiment, successivement engagés, pour franchir les 2 kilomètres qui le séparent de Carentan !

Ne pas mourir pour Carentan ?

La journée du 10 juin est autrement marquée par la demande de reddition adressée au Major von der Heydte par le Major General Maxwell D. Taylor commandant la 101^e Airborne, naturellement refusée. L'honneur le lui interdit. Pourtant, la défense se présente comme difficile. D'abord du fait du manque d'artillerie, exception faite d'une simple batterie de 88 de Flak rattachée au FJR 6, également apte à la lutte antichar. Ensuite à cause du lent mais inexorable flétrissement des unités voisines, notamment à l'est de la ville, qui amène le régiment à constituer également un front sud et à maintenir une activité de reconnaissance à l'ouest, jusqu'à Baupre. Enfin, par suite d'un manque de munitions inquiétant, notamment pour les armes lourdes d'infanterie sur lesquelles s'appuie la défense, car les seuls centres de ravitaillement encore disponibles sont d'un accès par trop difficile du fait des attaques de chasseurs-bombardiers, les fameux *Jabos*. L'on en est arrivé à vider les cartouchières des fusiliers-voltigeurs pour pouvoir garnir les bandes de mitrailleuses !

Ce manque de munitions est devenu si critique que le Major von der Heydte doit demander par radio directement à l'état-major de la 1^e Fallschirmarmee à Nancy, récemment créée à des fins d'instruction et dépendant à présent directement de l'OKW, d'être ravitaillé par air. Dans la nuit du 11 au 12 juin, des Ju 52 et des Heinkel 111 viendront effectivement parachuter les munitions voulues au sud de Raids, à 14 kilomètres de la ligne de front.

Entre temps, la situation s'est détériorée. Pourtant, sur la RN 13, les Fallschirmjäger se défendent pour le moins vaillamment, lançant plusieurs contre-attaques. Dans l'après-midi du 11 juin, le Brigadier-General McAuliffe commandant l'artillerie divisionnaire de la 101^e Airborne, celui-là même qui s'illustrera plus tard à Bastogne, doit demander une trêve pour évacuer ses blessés. Et le 502^e PIR est à ce point éprouvé qu'il doit finalement laisser la place au 506^e, le régiment du colonel Sink si magnifiquement illustré par la série *Band of Brothers*.

Les paras américains sont quand même parvenus à pénétrer dans les lignes du FJR 6 juste au nord de Pommernauque. Si la brèche ne peut être comblée, la progression ennemie est néanmoins temporairement jugulée. Mais à l'est, le 327^e Glider Infantry exerce une pression non

moins forte sur le canal Vire-Taute. Et, du fait de l'extension des positions et des pertes subies, la ligne principale de résistance est amincie à un point tel que von der Heydte juge qu'elle ne pourra interdire d'autres poussées ennemis et partant la conquête de la ville. Comme il n'a pas le cœur de sacrifier en vain le restant de ses hommes pour défendre Carentan - l'issue de ce combat étant inexorable dans le contexte - il suit la même ligne de conduite qu'auparavant et décide de sa propre autorité d'évacuer la ville en fin d'après-midi.

Jouant avec autant de chance qu'à Saint-Côme-du-Mont, il réussit à se replier en plein jour sans provoquer l'intervention d'un ennemi qui lui donne l'impression de regrouper ses forces. De fait, ce dernier se prépare alors activement à prendre la ville. Le FJR 6 et les unités qui lui sont rattachées - deux bataillons d'infanterie de l'armée de terre et les deux Ostbataillone susnommés - s'installent sur une nouvelle ligne de résistance au sud-ouest, dont la cote 30, sur la RN 171, constitue le pivot.

Une décision inopportunne, malheureusement irréversible.

Le Major von der Heydte n'a pas manqué d'avertir le LXXXIV^e corps d'armée de sa décision, qui l'aurait approuvée. Dès lors, acteurs et témoins sont en total désaccord sur la vérité des faits. Von der Heydte écrit avoir été fort étonné de voir alors surgir le SS-Brigadeführer Ostendorff, commandant la 17^e SS-Panzergrenadier-Division « Götz von Berlichingen », l'informant que ses unités arriveront à la nuit pour prendre en charge la défense de Carentan. L'officier parachutiste ajoute que s'il avait su cela, il n'aurait pas évacué la ville, et que le corps d'armée lui-même n'était même pas au courant... Or, ce serait totalement faux ! Le Generalmajor Pemsel, chef d'état-major de la 7^e armée, affirmera que celle-ci en a bien averti le général Marcks par téléphone le 10 juin à 13 heures et le chef d'état-major du LXXXIV^e corps, l'Oberstleutnant i.G. von Criegern, témoignera de son côté qu'il a bien communiqué l'information à von der Heydte le même jour. Une accusation a posteriori particulièrement grave, mais il n'a pas été possible de déterminer qui mentait pour se justifier. Le général Pemsel supposera que le commandant du FJR 6 se trouvait temporairement dans un état de dépression physique et moral consécutif aux premiers revers subis, que ses états de services antérieurs et le fait qu'il ait immédiatement établi une nouvelle position défensive lui ont évité d'être relevé de son commandement et traduit devant un tribunal militaire.

En tout cas, il est à présent trop tard pour qu'il puisse revenir sur une décision déjà suivie d'effet. Le SS-Brigadeführer Ostendorff étant pour sa part fermement décidé à réoccuper la ville, il vient reconnaître le terrain dans la soirée avec von der Heydte. Ce dernier réalise alors qu'il a pris un risque en faisant prioritairement occuper sa nou-



velle position par les unités qui lui sont rattachées, notamment les deux Ostbataillone. N'attendant pas d'attaque américaine avant le 13 juin, il compte remettre ses Fallschirmjäger en première ligne durant la nuit du 12 au 13. Mais il a fait un mauvais calcul car en face, au soir de ce 11 juin, se constitue pour attaquer un jour plus tôt une Task Force confiée au Brigadier General McAuliffe, mettant en œuvre les 501^e et 506^e PIR et le 327^e Glider Infantry. Durant la nuit, les hommes de la 101^e Airborne assistent au bombardement préventif de la petite cité par de l'artillerie navale, des obusiers, des mortiers et même des canons antichars, qui touchera surtout la partie sud-ouest.

Le 12 à 2 heures du matin, McAuliffe lance son attaque et les paras américains du 506^e PIR parviennent à prendre assez facilement la cote 30, point prévu pour réaliser l'investissement de Carentan, mais aussi position-clé du nouveau dispositif du FJR 6, assurément mal défendue par les volontaires russes ou ukrainiens. Et à 5 heures, l'ennemi livre l'assaut contre la ville elle-même, où le 2^e bataillon du 506^e PIR entre par le sud-ouest et le 1^{er} du 401^e Glider Infantry par le nord-est. Les deux unités assurent leur liaison à 7h30, pendant que le 501^e PIR ferme la trappe au sud-ouest. Les paras et aéroportés américains s'étonnent fort, et pour cause, que les défenseurs n'offrent guère ou si peu de résistance, sinon venant du sud ! Le nid est vide... et la jonction vitale entre les deux têtes de pont américaines est désormais effective. Il appartient maintenant aux 501^e et 506^e PIR d'assurer la position en gagnant du terrain au sud-ouest.

Initialement, la nouvelle ligne résiste aux coups de sonde lancés dans l'après-midi du 12 juin par les deux régiments. Et comme pour von der Heydte il est hors de question de reprendre Carentan sans avoir réoccupé la cote 30, il s'y emploie en personne avec sa section de pionniers régimentaire. Sans succès cette fois.

L'attaque de la division « Götz von Berlichingen » échoue dans le sang.

Pendant ce temps, le groupement ouest de la division « GvB » organise son dispositif en vue de l'attaque prévue. Il rassemble au nord de Méautis, au sud-ouest de la ville, le 1^{er} bataillon de son premier régiment d'infanterie motorisé, le SS-Panzergrenadier-Regiment 37, renforcé d'unités régimentaires, et deux compagnies de Sturmgeschütze IV (canons d'assaut) de son bataillon de chars, qu'appuiera le cas échéant le gros du régiment d'artillerie divisionnaire. L'intention d'Ostendorff est de progresser de part et d'autre de la RGC 23 qui mène de Baute à Carentan, de prendre le hameau de Pommenau et de pénétrer dans la ville par le nord-ouest, espérant qu'alors les Américains évacueront la cote 30 sans combat. Il n'intègre par ailleurs dans son dispositif que le III^e bataillon du FJR 6, qui progressera au nord de la route et de part et d'autre



Bibliographie sommaire :

- Griesser (Volker). *Die Löwen von Carentan/Das Fallschirmjäger-Regiment 6 1943-1945*, publié en anglais sous le titre *The Lions of Carentan/Fallschirmjäger Regiment 6 1943-1945* (Casemate Books, 2011) et en français sous le titre *Les Lions de Carentan/ Fallschirmjäger Regiment 6 1943-1945* (Heimdal, 2005).
- Guderian (Heinz), Kraemer (Fritz), Ziegelmann (Fritz), Freiherr von Lüttwitz, et al. *Fighting in Normandy/The German Army from D-Day to Villers-Bocage*. Greenhill Books, 2001.
- Stöber (Hans). *Die Sturmflut und das Ende/Die Geschichte der 17. SS-Panzergrenadierdivision « Götz von Berlichingen »*. Band I: die Invasion. Schild Verlag, 2000.
- *Utah Beach to Cherbourg*. American Forces in Action Series, Department of the Army, Historical Division, Washington 1947.
- Zetterling (Niklas). *Normandy 1944/German Military Organization, Combat Power and Organizational Effectiveness*. J.J. Fedorowicz Pub., 2000.



du talus de la voie ferrée. Pour préserver l'effet de surprise, il renonce à tout envoi de patrouilles et à toute préparation d'artillerie.

Par suite, l'attaque démarre à l'aveuglette le 13 juin vers 7 heures, sans assurer de contact avec l'ennemi initialement. Puis, à environ 800 mètres de la sortie ouest de Carentan, les canons d'assaut, sur l'aspect dissuasif desquels Ostendorff comptait tellement, sont bloqués par des antichars. Plusieurs seront perdus dans la journée. Vers 9 heures seulement, les chasseurs parachutistes allemands et les SS-Panzergradiere se heurtent à des éléments d'infanterie étoffés qui leur donnent l'impression d'être eux-mêmes en mouvement. Effectivement, c'est le 506^e PIR qui procède à un mouvement offensif dans leur direction pour donner à la 101^e Airborne de l'air à l'ouest, ignorant tout de l'attaque allemande. De haie en haie, les combats se livrent à bout portant, au corps à corps. Les paras du Hauptmann Trebes parviennent quand même à gagner quelques centaines de mètres au nord du talus de la voie ferrée.

De leur côté, les fantassins du SS-Sturmbannführer Reindhardt, commandant le I./37, sont bloqués sur un terrain difficile. Apparemment, leur chef et ses officiers, sans liaisons constantes entre eux, ne maîtrisent plus la situation et leurs unités se désorganisent. Les « aigles hurlants » du 506^e PIR, renforcés par ceux du 502^e, parviennent de ce fait à s'infiltrer dans les brèches. Vers midi, il est évident que l'attaque a échoué. Elle s'est arrêtée à 500 mètres de la ville. A 14 heures survient alors une Task Force de la 2^e division blindée US récemment débarquée, qui traverse les lignes américaines pour terminer le travail. L'assaillant est repoussé de plusieurs centaines de mètres.

De fait, la division « GvB » était apparue à von der Heydte comme une unité magnifiquement équipée et armée, mais constituée d'hommes - majoritairement des Allemands ethniques (*Volksdeutsche*) des Balkans - insuffisamment entraînés et encadrés par des officiers eux-mêmes insuffisamment formés. A juste titre.

Les pertes en tués et blessés des Waffen-SS sont sensiblement trop élevées - plus de 200 hommes à l'évidence - et leur mordant sévèrement entamé. S'il faut en croire les écrits de von der Heydte, des isolés et même des groupes entiers semblent se débander, qu'il charge son adjoint, le Hauptmann Peiser, d'arrêter et de rassembler près de son propre PC. Au besoin l'arme au poing !

Un nouveau et ultime repli préventif.

Simultanément, von der Heydte reçoit des rapports alarmants venant de Baupre, à moins de 10 kilomètres à l'ouest de Carentan. Engagé là au nord de la Douve, le reliquat d'une autre formation en réserve de la 7^e armée, le *Panzer-Ersatz-und-Ausbildungs-Abteilung 100*, un simple bataillon d'instruction et de reconditionnement des effectifs doté de chars français de prise totalement obsolètes, a abandonné sa position, per-

mettant aux troupes américaines - le 502^e PIR de la 101^e Airborne et des éléments de la 82^e - de s'approcher prudemment de Baupre. La situation y est devenue chaotique et les flancs et les arrières du groupement ouest de la division « GvB » s'en trouvent menacés. Von der Heydte ne peut y dépecher qu'une compagnie de son II^e bataillon, qui engage le combat pour s'assurer du pont situé à l'est du village. A 16 heures, tout danger immédiat est jugulé. Reste qu'une simple poussée offensive de l'ennemi pourrait bouleverser le front divisionnaire et se transformer en percée. Agissant une fois encore de sa propre initiative, von der Heydte constitue avec son III^e bataillon et ses compagnies régimentaires une seconde ligne, en arrière de laquelle existe une position qui a été reconnue et partiellement aménagée avant le débarquement. Elle s'étend du Varimesnil jusqu'au nord de Raffoville, le long d'une dépression marécageuse à l'extrémité est du vaste marais de Gorges, parallèlement à la RN 171 qui mène de Carentan à Pérriers. L'occuper revient à reculer de 4 kilomètres, hors de portée des armes lourdes d'infanterie des paras américains, contraintes dans cette hypothèse de changer de position, en même temps que leur artillerie devra se placer sur la rive sud de l'Oure.

Von der Heydte affirme avoir placé sous son commandement l'officier d'infanterie de la division « GvB » dont l'attaque a échoué, qui ne peut être que le SS-Sturmbannführer Reindhardt commandant le I./SS-Pz.-Gren.-Rgt. 37, en état de choc. Ses hommes et les chasseurs du II^e bataillon du FJR 6 traversent donc les lignes du III./6 pour gagner la nouvelle position. La couverture assurée par les bois facilite le mouvement, exécuté cette fois encore en plein jour. Alors que le Major von der Heydte en surveille le bon déroulement, il est soudainement hélé par le chef du bureau des opérations de la division « GvB » et conduit au PC du SS-Brigadeführer Ostendorff. Là, l'officier général lui reproche vivement ses initiatives et « sa lâcheté face à l'ennemi » dont témoignent ses replis successifs. Il l'informe qu'il est aux arrêts, en attendant d'être entendu par un officier de justice militaire des Waffen-SS.

Cependant, le lendemain matin, le célèbre General der Fallschirmtruppe Meindl, qui commande très temporairement le LXXXIV^e corps d'armée à la suite de la mort du général Marcks, tué par un Jabo le 12 juin, fait savoir qu'il approuve les décisions du commandant du FJR 6. Ostendorff doit s'incliner et von der Heydte peut être libéré et regagner son régiment. Solidarité entre parachutistes ? Pas seulement, car c'est le Generalleutnant von Choltitz, le futur commandant du *Groß Paris*, prenant à son tour le corps d'armée le lendemain, qui baptisera les chasseurs parachutistes du FJR 6 du nom de « lions de Carentan ».

Ce n'était que la première étape de leurs combats en Normandie, celle qui est entrée dans l'Histoire de la façon la plus marquante.

Eric Lefèvre

Hommage à Philippe Martin

Hommage à Philippe Martin prononcé le 20 janvier 2014 lors de la cérémonie funéraire au Père Lachaise par son ami Robert Blanc et avec son aimable autorisation):

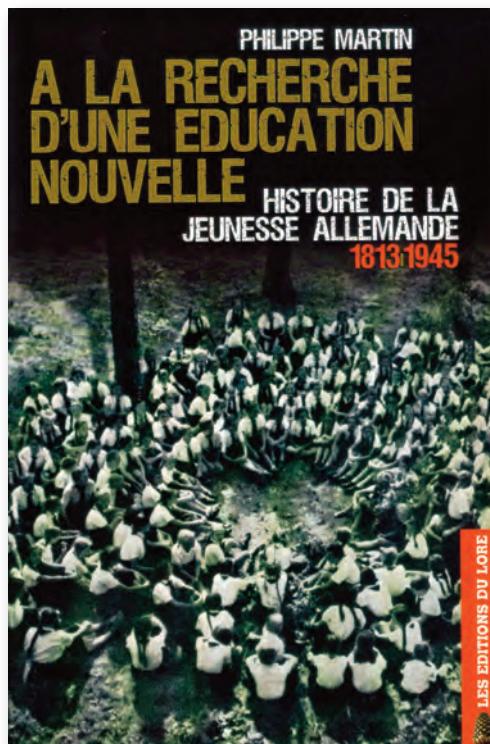
Philippe Martin vient de nous quitter à l'âge de 85 ans.

Très lié avec Jean Mabire, il vient à Marquemont (Oise) pour la fête du Solstice d'été 1948. Importante (plus de 150 participants) et significative : pour beaucoup Marquemont a ouvert l'avenir en prouvant que « quelque chose » était possible malgré les obstacles survenus dans l'après-guerre.

Les « Oies Sauvages » se posent en France (Pâques 1952) pour la première fois : un groupe de français très proche avait invité une dizaine d' « Oiseaux Migrateurs » allemands (Mouvement « Gefährtenchaft ») venus en auto-stop de la région de Hambourg : un petit camp s'installe dans un réduit démilitarisé du bois de Verrières pour quelques jours. Convies tous les deux, je m'y suis rendu avec lui. Le soir, nous entendons le chant des « Oies Sauvages » (poème de Walter Flex de 1915). Tout de suite ce chant nous plaît beaucoup. Philippe va en donner une excellente traduction française.

Cette chanson, depuis, s'est répandue en France et ailleurs (elle est même connue au Québec) surtout comme chant de marche militaire (on le trouve sur le carnet de chant de la Légion). Les paroles sont belles : c'est un pur poème où la hauteur se marie à la sérénité, avec de belles images, sans rien de la familiarité parfois un peu coquines des bonnes vieilles chansons de marche françaises. On peut dire que Philippe a donné une chanson à la France.

Son livre, *Histoire de la Jeunesse allemande 1813-1945*, publié en 2010 aux Editions du Lore, pour Philippe, c'est l'œuvre de sa vie. A cet effet, au fil des années, il a amassé une



documentation considérable sur ce sujet. Laissons-lui la parole :

« *L'histoire de la jeunesse allemande des temps modernes est celle d'un élan émotionnel, d'une rébellion face au monde des machines, du rejet des villes de béton sans espace avec leurs désordres fratratés. Si l'Allemagne voulait survivre, il lui fallait mettre en œuvre des formes nouvelles d'éducation et de formation de ses élites* ».

*J'avais un camarade
De meilleur il n'en est pas,
dans la paix et dans la guerre
nous allions comme des frères,
marchant du même pas.*

Robert Blanc





Hommage à Maurice Rollet

Les premières semaines de l'année 2014 ont été marquées par de nombreuses disparitions au sein de notre famille. Nous leur rendons un hommage sincère dans ce bulletin consacré aux combattants.

C'est le cas de **Maurice Rollet** qui nous a quittés le 21 janvier à presque 81 ans, à Aix-en-Provence. Il est né le 30 janvier 1933 à Joigny en Bourgogne. De nombreuses plumes ont immédiatement évoqué le combattant, le militant, le poète que fut Maurice Rollet, en voici quelques extraits pour retracer son parcours.

« Maurice Rollet participa à l'aventure de la Fédération des étudiants nationalistes (FEN), mouvement qui deviendra le creuset de toute une génération d'importantes et brillantes figures comme Alain de Benoist, Pierre Vial, Jean-Claude Valla ou bien encore Dominique Venner. Médecin de profession, il mit son savoir médical au service de son activité militante en soignant des hommes de l'OAS durant les événements d'Algérie. »

(publié sur le site Novopress le 21/01/2014)

« Quelques années plus tard, la nécessité de transmettre des principes essentiels et de les pérenniser l'incite à créer en compagnie de Jean-Claude Valla et de Jean Mabire le mouvement scout Europe Jeunesse. Il accompagne les premiers camps d'été et versifie des pages entières qu'il récite ensuite le soir en veillée autour du feu... moins connu que les dirigeants successifs de la « Nouvelle culture européenne » d'expression française, Maurice Rollet appartient cependant à ses cadres primordiaux. En 1988, son ami Roger Lemoine, premier président du G.R.E.C.E., se décharge de sa fonction de chancelier qui lui revient tout naturellement à Maurice Rollet. Jusqu'à la fin, il assumera cette fonction considérable. »

Georges Feltin-Tracol
(publié sur le site Europa maxima le 26/01/2014)

« Son sens élevé de l'amitié qu'il cultive en homme libre le fait secourir au milieu des années 1980 un vieil ami atteint d'un cancer, en cavale depuis 1977: Albert Spaggiari. Sous un nom d'emprunt, Maurice Rollet l'inscrit dans sa clinique et essaye de le soigner. Il rend publique son soutien à « Bert » à l'occasion d'un long reportage diffusé sur M6, puis au cours d'une invi-



tation à un plateau télévisé de Marc-Olivier Fogiel quand sort en 2008 le film de Jean-Paul Rouve « Sans arme, ni haine, ni violence ». En butte à la malfaissance médiatique et fort agacé par la prestation pitoyable de l'animateur et des autres invités, son retour nocturne à Marseille se solda par un grave accident automobile. »

(publié sur le site La Flamme le 29/01/2014)

« Maurice était un homme tout d'une pièce, qui ne fonctionnait qu'à l'amitié. Les mots « clan », « communauté », « amis » étaient ceux qui le faisaient vibrer. Tous ceux qui l'ont connu se souviennent, non seulement de son incroyable dynamisme, de son extraordinaire générosité, de ses coups de cœur et de ses coups de gueule, de la façon qui n'appartenait qu'à lui qu'entonner les chants traditionnels face au Soleil de Pierre. Il était l'auteur de nombreux poèmes, les premiers publiés sous le pseudonyme de François Le Cap, puis sous son nom, dans lesquels il aimait à chanter les femmes et le vin qui ruisselle en l'honneur des anciens dieux... »

Alain de Benoist

(publié dans Eléments N° 150)

Nous ne pouvons pas terminer sans reprendre l'un de ses poèmes qui fut mis en chanson par le Dr Merlin. Poème qui évoque justement le **Soleil de pierre**, monument de la **Domus Europa** sur lesquels sont gravés les noms des chers disparus.

Soleil de pierre

Érigée face à l'Est, entre chêne et sapin,
Immortelle, immobile, et froide, et grise, austère,
La pierre ronde est là, qui ne moult plus le grain,
Mais roule sur le temps comme un soleil de pierre.

Des noms y sont gravés, témoins de cette histoire,
Cette folle aventure, ces combats éphémères,
Que ceux-là ont menés pour que notre mémoire
Ne s'endorme jamais, comme un soleil de pierre.

Survivants, rassemblés aux lueurs des flambeaux,
Cérémonie sacrée d'un rite funéraire,
Nous sommes là plusieurs, rêvant aux cent drapeaux
D'une Europe éclairée par un soleil de pierre.

Demain d'autres viendront, gardiens de l'héritage,
Pour se recueillir là, en troupe familière,
Chanter, comme il se doit, le vol des oies sauvages
Qui reviennent toujours près du soleil de pierre.

Maurice Rollet

Marche pour Jean Mabire 2014 Retour dans le Cotentin

Sept ans déjà ! Cela fait sept ans, depuis la toute première édition de cette journée « **dans les pas de Jean Mabire** » en fait, que nous ne sommes pas retournés dans son (et notre) cher Cotentin.

Ce sera donc chose faite cette année puisque, le **dimanche 25 mai**, nous nous retrouverons sur les sentiers du **Val de Saire** pour un parcours de toute beauté et qui nous donnera l'occasion d'évoquer, avec ses mots, quelques épisodes fameux de la riche histoire maritime de la péninsule.

Toutes les personnes qui souhaitent recevoir l'invitation détaillée peuvent prendre contact à l'adresse habituelle :

marchemaitjean@gmail.fr

ou se manifester auprès de l'AAJM :

contact@jean-mabire.com

qui fera suivre.

Photo Eric Bajart



Assemblée Générale qui se tiendra le samedi 5 avril 2014 près de Carentan

En cette année du 70e anniversaire de la bataille de Normandie, c'est entre Saint-Mère-Eglise et Carentan (Manche), sur le théâtre des opérations aéroportées de juin 44 qui inspireront à Jean Mabire ses Paras perdus, que nous nous réunirons.

Nous vous proposons donc de nous retrouver à la **Salle municipale de Carquebut** (5 kms au Sud Sud-Ouest de Sainte-Mère-Eglise).

Le Samedi 5 Avril 2014 à partir de 11h.

• Programme de la journée :

- 9h - 11h : Réunion du Bureau (réservée aux membres du Bureau)

A noter : les adhérents qui le souhaitent pourront, pendant ce temps, visiter le très intéressant centre historique de parachutistes du jour J (Dead Man's Corner) situé à proximité de notre lieu de réunion. Site internet : paratrooper-museum.org

- 11h - 12h30 : Assemblée Générale pour tous les adhérents présents.

- 12h30 - 14h : Repas campagnard tiré du sac (pique-nique). A noter qu'il sera possible de réchauffer des plats sur place.

- 14h - 16h : Visite du tout nouveau **Normandy Tank Museum**, situé dans le même secteur et qui rassemble une collection unique de blindés

et véhicules militaires de cette époque. (Site internet : normandy-tank-museum.fr).

- 16h30 : Goûter normand offert par l'AAJM (sur le site même du Musée).

- 18h : Dispersion.

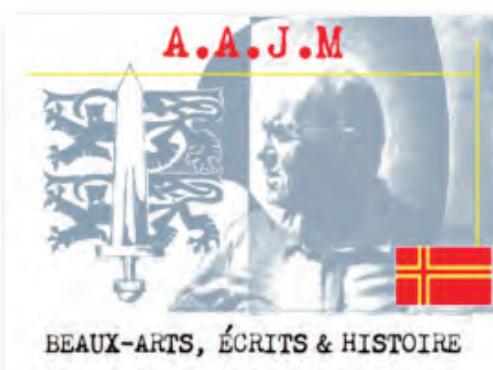
Nous rappelons que la participation à l'Assemblée Générale implique nécessairement d'être à jour de cotisation pour 2014.

Nous vous sommes particulièrement reconnaissants pour votre fidélité et vous prions d'accepter, chères Amies et chers Amis, l'expression de notre très sincère et respectueux salut.

Le Président, Benoît Decelle

Le Secrétaire, Fabrice Lesade

La Trésorière, Elisa Van Wynsberghe





« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*

12e Haute Ecole Populaire – août 1997
St Bonnet-le-Courreau en Forez

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
15, route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin

contact@jean-mabire.com

<http://www.jean-mabire.com>

Conception : Les Editions d'Héligoland™ 2011
www.editions-heligoland.fr
BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)